

DAVID VAN REYBROUCK

REVOLUSI  
L'INDONÉSIE  
et la naissance  
du monde moderne

traduit du néerlandais (Belgique)  
par Isabelle Rosselin et Philippe Noble



ACTES SUD

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le 17 août 1945, à peine sortie de la guerre, l'Indonésie, premier pays colonisé à franchir ce pas, proclame son indépendance. Présents dans l'archipel depuis le début du xvii<sup>e</sup> siècle, les Pays-Bas ne la reconnaissent que le 27 décembre 1949. Au fil d'une étude aussi passionnée que passionnante, David Van Reybrouck scrute et restitue les étapes de cette grande aventure humaine et politique. Il s'agit pour lui d'examiner les événements et luttes qui ont conduit à l'indépendance tout en inscrivant l'histoire indonésienne dans un contexte international. Son projet est, en effet, de saisir, par le biais du "modèle" indonésien, l'histoire de l'émancipation des peuples non européens tout au long du siècle écoulé et son incidence sur le monde contemporain.

L'auteur analyse une myriade de sources et retrace quelque cinq cents ans d'histoire économique, diplomatique et politique, de l'époque dite prémoderne à nos jours. Mais il s'intéresse tout autant aux souvenirs, aux récits des témoins de cette époque, rencontrés lors d'une enquête de terrain de plusieurs années, menée à travers tout l'archipel, ainsi qu'au Japon et au Népal. Mêlant à parts égales histoire et mémoire, ce livre bruisse de mille voix, qui composent une fresque absolument unique. Peut-être parce qu'il est à la fois historien, journaliste, voyageur, conteur, parce que sa lecture du monde est politique et poétique, David Van Reybrouck sait non seulement redonner leur place à ceux qui ont vécu l'histoire, mais aussi amener l'histoire à notre portée : *Revolusi* nous emporte autant qu'il nous instruit.

# REVOLUSI

L'INDONÉSIE  
ET LA NAISSANCE  
DU MONDE MODERNE

## DAVID VAN REYBROUCK

*David Van Reybrouck, né en 1971 en Belgique flamande, militant pour la démocratie et le climat, est essayiste, historien, romancier et auteur de théâtre. Il a notamment publié chez Actes Sud : Congo. Une histoire (2012, prix Médicis essai 2012, Babel n° 1279) ; Contre les élections (2014, Babel n° 1231) et Odes (2021).*

### DU MÊME AUTEUR

*LE FLÉAU*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1203.

*MISSION* suivi de *L'ÂME DES TERMITES*, Actes Sud-Papiers, 2011.

*CONGO. UNE HISTOIRE*, Actes Sud, 2012 (prix Médicis essai 2012, prix du Meilleur Livre étranger essai 2012, prix Mahogany de l'essai 2013, prix Aujourd'hui 2013) ; Babel n° 1279.

*NI VICTIME NI COUPABLE. ENFIN LIBÉRÉS*, avec Simon Gronowski et Koenraad Tinel, Renaissance du Livre, 2013.

*CONTRE LES ÉLECTIONS*, 2014, Babel n° 1231.

*14-18. LA GUERRE EN IMAGES*, avec Carl de Keyzer, Mardaga, 2014.

*ZINC*, Actes Sud, 2016.

*LA PAIX ÇA S'APPREND !*, avec Thomas d'Ansembourg, Actes Sud, coll. "Domaine du possible", 2016.

*PARA*, Actes Sud-Papiers, 2018.

*ODES*, Actes Sud, 2021.

Ouvrage publié avec le soutien de Flanders Literature  
([www.flandersliterature.be](http://www.flandersliterature.be))



et avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie



"Lettres néerlandaises"  
série dirigée par Philippe Noble

Les cartes de ce livre ont été conçues par Carel Fransen.

Titre original :

*Revolusi. Indonesië en het ontstaan van de moderne wereld*

Éditeur original :

De Bezige Bij, Amsterdam

© David Van Reybrouck, 2020

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16909-1

Photographie de couverture : © Ipoenk Graphic

David Van Reybrouck

# REVOLUSI

## L'INDONÉSIE ET LA NAISSANCE DU MONDE MODERNE

Traduit du néerlandais (Belgique)  
par Isabelle Rosselin et Philippe Noble

*ACTES SUD*



*pour Wil*



## SOMMAIRE

<i>Note sur la présente édition</i> .....	11
INTRODUCTION .....	13
1. “C’EST POURTANT VRAI, NON ?” .....	15
<i>Pourquoi l’Indonésie a marqué l’histoire du monde</i>	
2. COMPLÉTER LE PUZZLE .....	43
<i>L’expansion néerlandaise en Asie du Sud-Est, 1605-1914</i>	
3. LE PAQUEBOT COLONIAL .....	73
<i>Rapports sociaux dans un monde en mutation, 1914-1942</i>	
4. “DES MOUCHES QUI GÂTENT L’ONGUENT DU PHARMACIEN” .....	99
<i>Mouvements anticolonialistes, 1914-1933</i>	
5. CALME PLAT .....	129
<i>Les dernières années du régime colonial, 1934-1941</i>	
6. LA TENAILLE ET LE ROBINET À PÉTROLE .....	157
<i>L’invasion japonaise de l’Asie du Sud-Est, décembre 1941 - mars 1942</i>	
7. LE PAYS DE L’ASSERVISSEMENT LEVANT .....	189
<i>La première année d’occupation, mars 1942 - décembre 1942</i>	
8. “LE COLONIALISME, C’EST LE COLONIALISME” .....	221
<i>Mobilisation, famine et montée de la résistance, janvier 1943 - fin 1944</i>	

9. “CAR NOTRE SANG RESTERA ÉTERNELLEMENT CHAUD” .....	249
<i>Le tumultueux trajet vers la Proklamasi, mars 1944 - août 1945</i>	
10. “LIBÉRÉ ! DE ! TOUT !” .....	279
<i>Violence républicaine et cauchemar britannique, août - décembre 1945</i>	
11. “UN GESTE DE MISÉRICORDE” .....	313
<i>L'année britannique, janvier - novembre 1946</i>	
12. LA NASSE .....	343
<i>L'année néerlandaise, novembre 1946 - juillet 1947</i>	
13. “INACCEPTABLE, INDIGESTE ET INJUSTE” .....	373
<i>L'année américaine, août 1947 - décembre 1948</i>	
14. “UN GRAND TROU QUI SENT LA TERRE” .....	411
<i>L'année des Nations Unies, décembre 1948 - décembre 1949</i>	
15. À LA LUMIÈRE DU JOUR .....	459
<i>La révolution indonésienne et le monde après 1950</i>	
ÉPILOGUE.....	491
REMERCIEMENTS.....	495
ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE.....	501
BIBLIOGRAPHIE.....	531
LISTE DES CARTES.....	561
NOTES.....	563
INDEX.....	597

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

*REVOLUSI* entraîne le lecteur francophone vers des univers et des domaines qui ne lui sont, en règle générale, pas familiers : l'ancienne colonie des Indes néerlandaises, l'Indonésie actuelle, mais aussi, beaucoup plus près de nous, l'histoire économique et politique des Pays-Bas. En historien scrupuleux, l'auteur a détaillé ses sources – écrites ou orales – dans une série de notes regroupées en fin de volume et numérotées par chapitre. Nous y avons ajouté des notes explicatives, à propos de personnages ou de faits historiques et culturels moins connus. Ces notes sont appelées par des lettres et présentées en bas de page.

D'innombrables mots indonésiens émaillent le texte de *Revolusi*. À l'exception de quelques toponymes historiques liés à la colonisation néerlandaise (Batavia, Buitenzorg), les noms de lieux sont présentés sous leur forme contemporaine, issue de la réforme de l'orthographe indonésienne de 1972 : on trouvera donc "Aceh", "Jakarta", "Yogyakarta", etc. Les noms de personnes, en revanche, posent un problème particulier. Ils n'ont pas été touchés par cette réforme de l'orthographe et certains Indonésiens continuent à écrire leur nom selon les règles introduites autrefois par les Néerlandais, utilisant par exemple *oe* au lieu de *u* pour noter le son "ou". Écrivant pour un public néerlandophone, David Van Reybrouck a privilégié dans l'ensemble la graphie néerlandaise des noms propres, familière à ses lecteurs. Nous ne l'avons pas entièrement suivi sur ce point. Pour les noms de personnages historiques et de personnalités connues, nous avons adopté la graphie contemporaine la plus fréquente, telle qu'on la trouve par exemple sur Internet : nous écrivons donc Sukarno, Sudirman, Mangunkusumo, etc. À l'inverse, nous avons conservé l'orthographe néerlandaise lorsque celle-ci est consacrée par l'usage, que ce soit à l'époque coloniale ou depuis l'indépendance, pour des personnalités telles que Noto Soeroto, Soetan Sjahrir, Pramodya Ananta Toer, etc<sup>a</sup>. Le résultat est un système un peu complexe mais qui, nous l'espérons, ne déroutera pas le lecteur.

*Les traducteurs.*

a. Nous remercions M. Étienne Naveau, de l'INALCO, de ses précieuses indications à ce sujet.



## INTRODUCTION

IL N'Y A PAS DE VAGUES, pas de lames, pas d'écume. L'eau calme de la mer de Java reflète la lune en une myriade d'éclats de lumière à la blancheur d'huître, qui oscillent avec langueur sur les flots nocturnes. Un doux vent de nord-est apporte un peu de fraîcheur, mais comme toujours lorsque les vents de la mousson tournent, la chaleur persiste au-delà de minuit, même en mer. Des millions d'étoiles scintillent au firmament, la Voie lactée est une traînée de craie sur un vieux tableau noir.

Au loin on entend une faible vibration, à peine perceptible au début, mais le bruit s'enfle, se rapproche, il palpite à présent distinctement, il cogne de plus en plus fort – c'est bientôt un martèlement puissant et régulier. Et dans le clair de lune se dessinent, reconnaissables entre tous, les contours d'un vapeur, un majestueux mastodonte blanc dont la proue rectiligne fend les flots. À ses mâts, ses potences de charge et ses ponts, on reconnaît un paquebot mixte, transportant à la fois fret et passagers. De la large cheminée s'échappe, flottant tel un fanion, une traînée de fumée horizontale. De temps à autre, son orifice crache une pluie d'étincelles rousses, signe que dans la soute, les machinistes attisent les charbons incandescents. Mais à l'air libre, les escarbilles s'éteignent rapidement et le paquebot continue de glisser dans le bleu plombé de cette nuit marine.

Le navire penche un peu à tribord, pas beaucoup, c'est qu'il est lourdement chargé. Mais l'angle de gîte augmente, le bateau donne de la bande, c'est de plus en plus net. Sur les ponts inférieurs, les passagers jettent des regards affolés. On entend quelqu'un actionner le sifflet à vapeur. Six coups brefs, un long : le signal d'alerte. Il résonne encore et encore. Tout va très vite à présent. Quelques passagers de salon font irruption sur le pont promenade ; tout le monde n'a pas de gilet de sauvetage, mais il n'est pas facile de se rassembler sur un pont transformé en toboggan. Chauffeurs et soutiers grimpent aux échelles, veulent s'échapper vers le haut, mais où se trouve le haut ? Dehors, les gens se cramponnent aux manches à air, aux câbles, aux chaînes et aux cordages. S'ils

sont obligés de lâcher prise, ils glissent à la surface du pont, se cognent au bastingage et, meurtris, tombent à la mer. Les cris, les hurlements, les craquements, les plongeons.

Quelques minutes plus tard, le paquebot chavire et la cheminée heurte les vagues avec fracas. Elle s'étrangle, crache de l'eau de mer, avale une nouvelle gorgée et finit par s'étouffer en un râle de vapeur, de suie, de charbon et de sel. La grosse hélice de bronze qui émerge à moitié de l'eau s'arrête piteusement. Le grand drapeau qui claquait fièrement à la poupe gît dans les flots nocturnes.

Le navire naguère si fringant s'est couché dans l'eau parmi les naufragés. Du fait que le générateur se trouve à bâbord, devenu le côté supérieur, l'éclairage des ponts continue à fonctionner en maints endroits jusqu'à ce que le paquebot s'abîme vers le fond. Des ampoules scintillantes sur un bateau qui sombre. Des ponts illuminés, des amarres trempées, le crépitement des courts-circuits. Puis : plus rien que des bulles.

## “C’EST POURTANT VRAI, NON ?”

POURQUOI L’INDONÉSIE  
A MARQUÉ L’HISTOIRE DU MONDE

JE N’AI JAMAIS ENTENDU pareille explosion. Je suis en train de travailler dans ma chambre d’hôtel sur le Jalan Wahid Hasyim. On dirait un énorme coup de tonnerre tout proche, mais dehors le ciel matinal est bleu acier, exactement comme hier, et avant-hier. Est-ce un camion qui a explosé ? Une citerne de gaz ? De ma fenêtre, je n’aperçois aucun panache de fumée, mais ce petit hôtel tout simple ne donne que sur un recoin de la ville. Avec ses 10 millions d’habitants, Jakarta est une mégalopole de près de 700 kilomètres carrés ; en comptant les villes-satellites qui l’entourent, on arrive même à 30 millions de personnes. Cinq minutes après, Jeanne m’appelle, complètement paniquée. Cela ne lui ressemble pas. J’ai fait sa connaissance il y a six mois en suivant un cours de langue à Yogyakarta. C’est une jeune Française, une journaliste indépendante et l’une des routardes les plus décontractées que j’aie rencontrées ; elle a choisi Jakarta comme poste d’observation. Elle était censée me rejoindre à l’hôtel. À la recherche de témoins oculaires, nous devons une fois de plus passer la journée à visiter des maisons de retraite dans des quartiers éloignés et comme d’habitude, elle allait me servir d’interprète. Mais elle est en larmes. “Il y a eu un attentat ! J’ai dû courir sous les tirs et je me suis réfugiée au centre commercial, à deux pas de chez toi !”

Je sors dans la rue. Des centaines et des centaines de gens occupent l’endroit où, normalement, des flots de voitures klaxonnent sans arrêt. Des centaines de bras brandissent des smartphones pour filmer la scène. Quatre cents mètres plus loin, là où ma rue croise le Jalan Thamrin, la grande artère du centre de Jakarta, nous voyons un cadavre. Un homme gît sur le dos, il vient d’être tué. Il a les pieds pointés vers le ciel dans une pose incongrue. Des policiers et des militaires font refluer la foule. La situation n’est pas encore sous contrôle. Sur le trottoir de gauche, je vois Jeanne qui approche. Nous regardons la scène, incrédules, nous nous étreignons et regagnons en toute hâte ma chambre d’hôtel. Aujourd’hui, on ne va pas parler des années 1930 et 1940.

Les attentats du 14 janvier 2016 sont les premiers depuis sept ans à Jakarta. Des membres d'une organisation islamique extrémiste se sont dirigés à vélomoteur vers un poste de police et ont ouvert le feu. Une bombe a explosé près du Burger King et d'un Starbucks – c'est cette détonation que j'ai entendue –, ensuite, deux des terroristes se sont fait sauter sur un parking ; on peut encore en voir les images sur le Net aujourd'hui. Dans ce quartier, on trouve des ambassades, des hôtels de luxe et une représentation importante des Nations Unies mais en fait, ces établissements n'étaient pas directement visés par les terroristes. L'attaque a fait huit morts, dont quatre assaillants, et vingt-quatre blessés.

À peine revenue de sa frayeur, Jeanne s'est tout de suite mise au travail. Elle a rédigé des communiqués de presse pour une série de journaux et de sites d'information français, en suivant les flashes spéciaux sur mon téléviseur pour envoyer des mises à jour à Paris. Nous avons entrepris d'écumer le Net dans toutes les langues que nous connaissons. Entre-temps, j'avais déjà posté diverses réactions à chaud sur les réseaux sociaux et les premiers quotidiens, les premières stations de radio ont commencé à appeler, en quête d'informations et d'interviews. Le reste de la journée, la chambre d'hôtel est devenue le centre nerveux émettant des signaux vers les médias français, belges, suisses et dans une moindre mesure néerlandais (les Pays-Bas ont toujours quelques correspondants nationaux sur place). Je me rappelle qu'à un moment donné, Jeanne s'est assise sur la moquette dans le couloir de l'hôtel pour une interview avec France Inter, pendant que j'avais une conversation en direct sur Skype avec une chaîne de télévision flamande. Nous sommes restés sur la brèche en non-stop toute la journée, au point d'avoir un mal de tête lancinant, et nous avons fini par décider, l'après-midi étant bien avancé, de sortir pour un déjeuner tardif.

Le lendemain, l'affaire était classée.

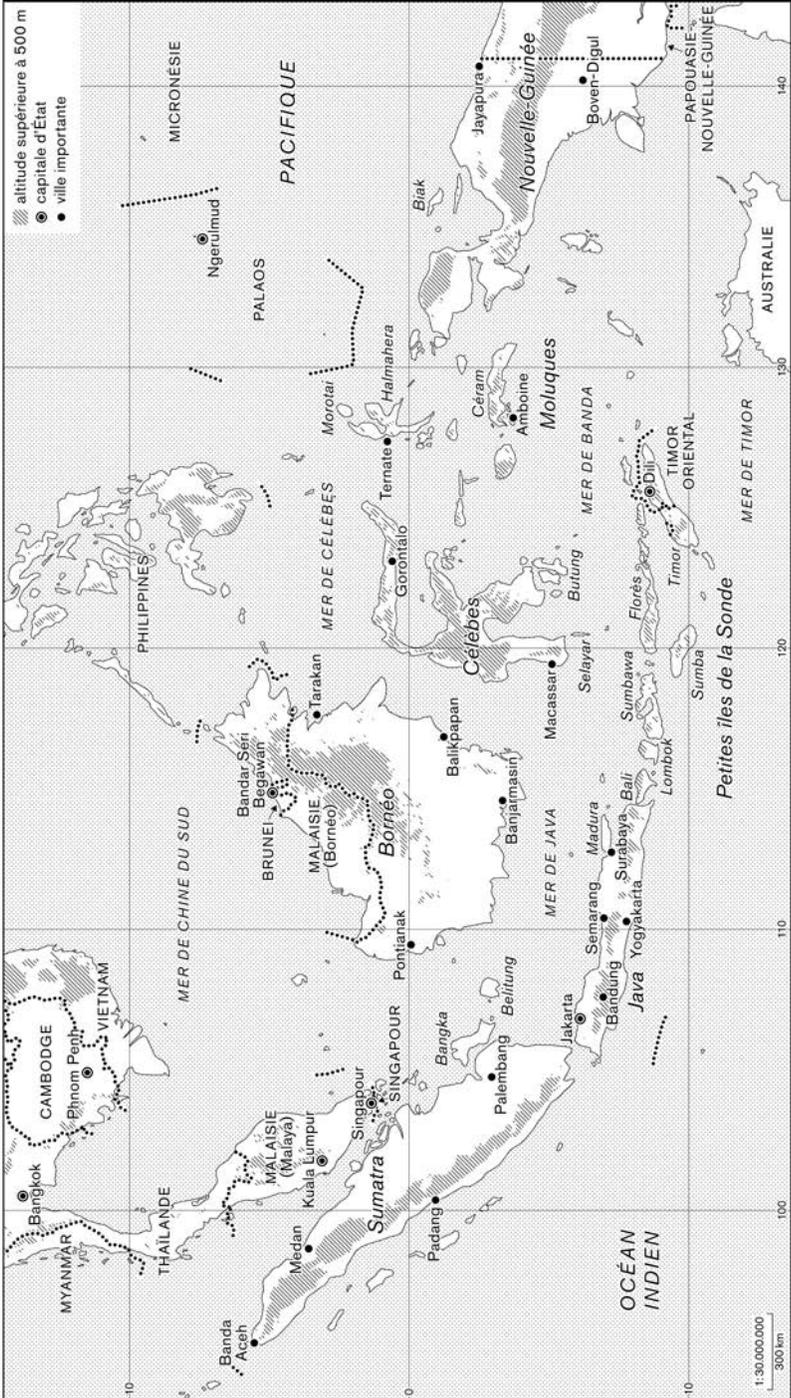
Dès qu'il s'est avéré qu'on n'était pas en présence d'un nouvel attentat comme à Bali en 2002 (200 morts, surtout des Occidentaux), ou d'un nouveau tsunami comme à Aceh en 2004 (131 000 morts), l'intérêt de la communauté internationale est retombé. L'Indonésie est redevenue ce géant silencieux dont on n'entend pour ainsi dire jamais parler en dehors de l'Asie du Sud-Est. À vrai dire, c'est une situation des plus curieuses : en nombre d'habitants, il s'agit du quatrième pays au monde, après la Chine, l'Inde et les États-Unis, qui sont constamment sous les projecteurs. Il abrite la plus grande communauté musulmane de la planète. Son économie est la plus puissante d'Asie du Sud-Est et il fournit de grandes parties du monde en huile de palme, caoutchouc et étain. Mais l'intérêt international reste limité. Il en est ainsi depuis des années. Entrez à Paris, à Pékin ou à New York dans une bonne librairie, consultez le rayon Asie, et vous trouverez plus facilement des ouvrages consacrés à la Birmanie, l'Afghanistan, la Corée ou même l'Arménie (tous

pays ayant au maximum quelques dizaines de millions d’habitants) qu’à l’Indonésie, avec ses 268 millions d’habitants. Un terrien sur 27 est indonésien, mais le reste du monde a le plus grand mal à citer le nom d’un seul citoyen du pays. Ou pour reprendre une plaisanterie classique entre expatriés : “T’as une idée de l’endroit où se trouve l’Indonésie ? — Euh..., pas vraiment. C’est pas du côté de Bali ?”

Prenons un atlas scolaire. Si l’Indonésie est marginale dans notre représentation du monde, elle l’est tout autant sur la carte : ce gros pâton en bas à droite, ces taches négligemment postillonnées par le continent asiatique entre l’océan Indien et le Pacifique, c’est là. C’est bien loin de la forme compacte de l’Europe occidentale et de celle, massive, de l’Amérique, qui sont tout en haut, ce qui est bien entendu une convention historique : la terre n’a pas de milieu et le cosmos ne connaît ni haut ni bas. Mais si l’on renverse la perspective et place l’Indonésie au milieu, on se rend compte qu’il ne s’agit pas d’un coin perdu au bout du monde, mais d’un archipel occupant une position stratégique dans le vaste domaine maritime qui s’étend entre l’Inde et la Chine. Pour les navigateurs des temps anciens, les îles offraient une fantastique rangée de “pierres de gué” entre l’orient et l’occident, une double rangée d’îles qui plus est, dont la taille se réduit en général à mesure qu’elles se situent plus à l’est. La péninsule malaise se blottit contre la masse colossale de Sumatra, ensuite viennent Java, Bali, Lombok, Sumbawa, Florès, et ainsi de suite. Plus au nord s’élève le chapelet formé par Bornéo, Célèbes et les Moluques, îles successivement massives, dentelées et éparpillées. Ces deux colliers de perles se rejoignent en touchant à la Nouvelle-Guinée.

L’Indonésie est le plus grand archipel au monde. Officiellement, il compte 13 466 îles, mais il pourrait aussi bien y en avoir 16 056. Ou 18 203. Personne ne le sait au juste. Le volcanisme, les tremblements de terre et l’action des marées ne cessent de modifier les lignes côtières, et à marée haute le nombre d’îles augmente. J’ai vu le phénomène une fois de mes propres yeux : à marée haute, la partie centrale d’une petite île disparaissait et restait immergée pendant six heures. Avait-on alors deux îles, ou une seule ? Deux selon la définition des Nations Unies, mais la population n’avait qu’un seul nom pour les désigner. De ces îles sans nombre, quelques milliers sont habités. Pour la plupart, elles sont très petites, mais cinq des treize plus grandes îles du monde se trouvent en territoire indonésien : la Nouvelle-Guinée, Bornéo, Sumatra, Célèbes et Java. Les deux premières, l’Indonésie les partage avec la Papouasie-Nouvelle-Guinée et avec la Malaisie, la dernière est l’île la plus peuplée du monde. Java s’étend en longueur sur environ 1 000 kilomètres, et en largeur sur 100 à 200, elle ne représente que 7 % de l’ensemble du territoire indonésien, mais avec ses 141 millions d’habitants, elle réunit plus de la moitié de la population nationale. Rien d’étonnant, dès lors, que tant d’événements historiques cruciaux aient eu leur origine à Java.

Carte 1 : L'Indonésie actuelle (2020)



Mais l’Indonésie, ce n’est pas seulement Java. L’ensemble de l’archipel s’étend sur 45 degrés de longitude, soit un huitième de la circonférence terrestre, correspondant à trois fuseaux horaires et plus de cinq mille kilomètres le long de l’équateur. Si l’on pouvait cliquer sur l’Indonésie et la faire glisser vers la carte de l’Europe, elle commencerait en Irlande et finirait quelque part au Kazakhstan. Superposée à une carte des États-Unis, elle déborderait des deux côtés de près de mille kilomètres. Sur cet immense territoire cohabitent près de 300 groupes ethniques différents, qui parlent 700 langues, mais la langue officielle est le *Bahasa Indonesia*, une langue récente dérivée du malais mais conservant des traces nombreuses de l’arabe, du portugais, du néerlandais et de l’anglais.

Cependant il n’y a pas que ces superlatifs démographiques et géographiques pour mériter de susciter notre intérêt. L’histoire indonésienne comporte une primeur de portée mondiale : c’est le premier pays à avoir proclamé son indépendance à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cela s’est passé moins de deux jours après la capitulation japonaise. Au bout de près de trois siècles et demi de présence néerlandaise (1600-1942) et de trois ans et demi d’occupation japonaise (1942-1945), une poignée de leaders autochtones ont fait connaître leur intention de se constituer désormais en État souverain. C’était le premier domino qui tombait au moment où de vastes parties de l’Asie, de l’Afrique et du monde arabe étaient encore entre les mains de quelques États d’Europe occidentale tels que la Grande-Bretagne, la France, les Pays-Bas, la Belgique et le Portugal.

Cette proclamation n’arrivait pas seulement très tôt, elle portait aussi la marque de la jeunesse. Elle était soutenue et défendue par toute une génération âgée de 15 à 25 ans, prête à mourir pour sa liberté. Cette *revolusi* de 1945 était à tous égards une révolution de la jeunesse. Ceux qui pensent aujourd’hui que les jeunes sont incapables de faire la différence dans la lutte contre le réchauffement climatique et le déclin de la biodiversité feraient bien de se plonger d’urgence dans l’histoire indonésienne : le quatrième pays du monde n’aurait jamais vu le jour sans le soutien d’adolescents et de jeunes adultes – encore que j’ose espérer que les jeunes activistes de la “génération climat” recourent à des tactiques moins violentes.

Mais ce qui rend la *revolusi* indonésienne à ce point passionnante, c’est l’énorme impact qu’elle a eu sur le reste de l’humanité : non seulement sur la décolonisation d’autres pays, mais plus encore sur la coopération entre tous ces nouveaux États. Sur les photos de l’attentat à la bombe de Jakarta, je vois un panneau publicitaire immensément long qui domine une passerelle pour piétons enjambant le Jalan Thamrin : il proclame *Asian African Conference Commemoration*, et juste en dessous *Advancing South-South Cooperation*. Le contraste n’aurait pu être

plus grand avec la fumée et la panique qui envahissaient la rue. Le panneau attirait l'attention sur un congrès commémoratif international qui s'était déroulé tout récemment : en 2015, cela faisait exactement soixante ans que l'Indonésie avait tendu la main aux pays qui venaient d'acquiescer leur indépendance. Quelques années après le transfert de souveraineté définitif par les Pays-Bas, l'élégante ville de Bandung avait accueilli la légendaire Conférence afro-asiatique, la première rencontre de leaders mondiaux sans la présence de l'Occident. Ils ne représentaient pas moins d'un milliard et demi d'êtres humains, plus de la moitié de la population mondiale de l'époque. "Bandung" – selon l'appellation courante de la conférence – allait être, disait un des participants, l'écrivain afro-américain Richard Wright, "le moment décisif de la prise de conscience de 65 % de l'espèce humaine". Ce qui s'était joué là "allait déterminer la totalité de la vie humaine sur terre"<sup>1</sup>. Le ton était plutôt grandiloquent, mais la remarque n'était pas loin de la vérité. Au cours des années suivantes, tous les continents allaient être touchés par la *revolusi* : non seulement de grandes parties de l'Asie, du monde arabe, de l'Afrique et de l'Amérique latine, mais aussi les États-Unis et l'Europe. Le mouvement américain des droits civiques et l'unification de l'Europe sont apparus dans une large mesure, bon gré mal gré, en réaction à "Bandung". C'est un jalon dans l'émergence du monde moderne. Une étude française datant de 1965 n'est pas avare de grands mots : Bandung, d'après elle, n'est rien de moins que "le second 14 juillet de l'Histoire : un 14 juillet à l'échelle planétaire"<sup>2</sup>.

Dans les jours suivant l'attentat, Jeanne et moi avons repris notre tournée des maisons de retraite. La semaine précédente, nous avions déjà recueilli de magnifiques histoires et cette fois encore, c'était une expérience exaltante de découvrir des témoins et de leur laisser la parole. Bien que n'étant ni l'un ni l'autre néerlandais ou indonésien, nous étions complètement fascinés par leurs récits de vie. Ils nous racontaient une histoire universelle d'espoir, d'angoisse et d'aspirations. Cela parlait aussi de nous, de notre époque.

La *revolusi* avait été un moment de l'histoire du monde – le monde s'en était mêlé et en avait été transformé – mais par malheur, cette dimension planétaire a été pour ainsi dire oubliée. Aux Pays-Bas, j'ai dû me justifier des centaines de fois et expliquer pourquoi j'écrivais sur l'Indonésie, moi, "un Belge en plus !". Je répondais en riant : "Parce qu'elle ne vous appartient plus !" Il m'arrivait d'ajouter que la Belgique aussi avait gémi sous le joug hollandais et que je parlais donc d'expérience – ce genre de choses. Mais ce que je voulais dire en réalité, c'était que le quatrième pays du monde aurait dû normalement passionner n'importe qui, non ? Si les *Founding Fathers* des États-Unis, si Mao et Gandhi avaient à nos yeux une importance capitale, pourquoi

n’en était-il pas de même des pionniers de la lutte pour l’indépendance de l’Indonésie ? Tout le monde n’était pas de cet avis. J’avais évoqué le sujet de mes recherches dans un hebdomadaire, déclenchant sur Facebook la réaction furibarde du PVV, le parti d’extrême droite néerlandais de Geert Wilders : “Je pense que cet idiot ferait mieux d’écrire d’abord un livre sur le roi Léopold et le Congo, avant de dire quoi que ce soit<sup>3</sup>.” Je n’allais tout de même pas refaire un livre que j’avais déjà écrit !

Souvent, on ramène les processus de décolonisation à un conflit national entre le colonisateur et sa colonie – la France aux prises avec l’Algérie, la Belgique avec le Congo, l’Allemagne avec la Namibie, le Portugal avec l’Angola, l’Angleterre avec l’Inde et les Pays-Bas avec l’Indonésie – on dirait les lignes verticales d’un code-barres. Mais à côté de cette composante verticale il y a aussi des processus horizontaux. Des pays voisins sont impliqués, des alliés, des milices locales, des acteurs régionaux, des organisations internationales, et ainsi de suite. Ils ne doivent pas être évacués de notre vision. Aussi longtemps que nous le faisons, nous continuons à prendre pour référence l’État-nation occidental et ses frontières coloniales. Nous en restons aux schémas du XIX<sup>e</sup> siècle. En s’obstinant à regarder par les meurtrières du passé, on n’a pas forcément une vue panoramique du paysage. Il est temps de laisser tomber cette focalisation nationale et d’envisager la dimension planétaire du processus de décolonisation. Oui, cela demande des efforts. Une pelote est plus difficile à démêler qu’un schéma limité à deux camps, mais il se trouve que la réalité historique n’est pas un schéma binaire. Et cela vaut certainement pour l’histoire de l’Indonésie.

Le monde – je le répète – s’en était mêlé et en avait été changé. Aujourd’hui, la *revolusi* n’est plus commémorée que dans deux pays en tant qu’élément de l’histoire nationale. En Indonésie, c’est depuis des décennies le mythe fondateur inébranlable de cet État à l’immense étendue et à l’extrême diversité. Quelle que soit l’île où j’atterrissais, l’aéroport local portait très souvent le nom d’un combattant de la liberté. Les noms de rues et les statues rendaient partout le même hommage à la *revolusi*. Et dans les villes, les musées offraient – de la même manière que les vitraux de nos cathédrales médiévales – des représentations parlantes et canoniques d’un récit des origines, en l’occurrence celles de la nation. C’est ce récit qui doit assurer la cohésion de l’archipel face à d’éventuelles tendances séparatistes, telles que celles des fondamentalistes islamiques à Aceh, dans l’extrême ouest du pays, et des Papous en Nouvelle-Guinée, à l’extrême est. En dépit de leurs divergences idéologiques, tous les chefs d’État qui se sont succédé à la tête du pays ont puisé leur vision de l’histoire nationale à la même source : celle de l’héroïque *perang kemerdekaan*, la lutte pour l’indépendance contre le colonisateur. On le voit aussi dans les manuels d’histoire à l’usage de l’enseignement

secondaire. Un nouveau manuel sorti en 2014, *Sejarah Indonesia dari Proklamasi sampai Orde Reformasi* (“Histoire de l’Indonésie, de la proclamation de l’indépendance à l’époque post-Suharto”), consacre toute la première moitié de ses 230 pages à la courte période 1945-1949 et survole les décennies suivantes, 1950-2008, dans sa seconde partie<sup>4</sup>. Ces dernières années, une jeune génération d’historiens indonésiens s’est élevée contre une approche trop *indonesiasentris*, “centrée sur l’Indonésie”, et s’oppose résolument à ce qu’elle qualifie de *tirani Sejarah Nasional*, “la tyrannie de l’histoire nationale”. Mais pour le grand public, la *revolusi* demeure avant tout un épisode purement indonésien<sup>5</sup>.

Aux Pays-Bas, la façon d’aborder la décolonisation évolue. Il suffit de regarder les titres d’ouvrages généraux marquants pour s’en apercevoir. Si toute une génération d’écrits antérieurs concentrait fréquemment son attention sur la perte subie par les Pays-Bas – *De laatste eeuw van Indië* (“Le dernier siècle des Indes”), *Afscheid van Indië* (“L’adieu aux Indes”), *Afscheid van de koloniën* (“L’adieu aux colonies”), *De terugtocht* (“La retraite”) – on voit paraître ces dernières années de plus en plus de titres qui soulignent la violence employée par les Pays-Bas : *Last van de oorlog* (“Le poids de la guerre”), *Soldaat in Indonesië* (“Soldat en Indonésie”), *Roofstaat* (“L’État pirate”), *Koloniale oorlogen in Indonesië* (“Guerres coloniales en Indonésie”) et *De brandende kampongs van Generaal Spoor* (“Les kampongs en feu du général Spoor”)<sup>6</sup>. En parallèle, une nouvelle génération de journalistes et d’activistes demande avec insistance que l’on s’intéresse aux aspects les moins reluisants de l’Histoire, souvent escamotés. Pourtant, il semble que de longues années de travaux historiques nuancés et souvent excellents n’aient eu qu’un impact assez limité sur la perception du grand public. Malgré une historiographie diplomatique de haut niveau, des biographies politiques fouillées, quelques thèses brillantes et d’excellents ouvrages de vulgarisation, la connaissance de l’histoire coloniale et postcoloniale est très rudimentaire. En décembre 2019, lorsque l’institut d’enquêtes d’opinion britannique Yougov s’est demandé quel pays européen était le plus fier de son passé colonial, les Pays-Bas sont arrivés bons premiers. Pas moins de 50 % des personnes interrogées se sont déclarées fières de leur ancien empire, contre 32 % des Britanniques, 26 % des Français et 23 % des Belges. Plus parlant encore était le faible pourcentage de Néerlandais qui avouaient avoir honte du colonialisme : 6 % contre 14 % de Français, 19 % de Britanniques et 23 % de Belges. Plus d’un quart des Néerlandais interrogés (26 %) auraient aimé que leur pays possède encore un empire d’outre-mer<sup>7</sup>.

Comment s’explique cette singularité ? Le colonialisme néerlandais était-il tellement meilleur que celui d’autres pays européens, au point de justifier de façon objective une plus grande fierté ? Ou bien

la transmission de connaissances nouvelles a-t-elle rencontré tellement plus d’obstacles ? Il semble que la seconde réponse soit la bonne, car si l’on prend la peine de consulter la littérature existante, on est moins enclin à manifester cette autosatisfaction nationale. Les résultats de recherches historiques sérieuses menées pendant des décennies incitent plus à la gêne qu’à la fierté, mais on en prend à peine conscience. Comment est-ce possible ? L’enseignement de l’histoire aux Pays-Bas n’est-il pas devenu justement plus empirique après l’an 2000 ? Après des dizaines d’années où l’on accordait une attention exagérée aux compétences historiques et au travail sur projet, n’a-t-on pas redécouvert l’importance d’un cadre chronologique et de connaissances factuelles de base ? Certes, en 2001, une commission présidée par le professeur Piet de Rooy, spécialiste d’histoire moderne et contemporaine des Pays-Bas, a présenté un cadre didactique destiné aux enseignants d’histoire et subdivisant le passé en dix périodes chronologiques clairement définies. Mais ce cadre a deux inconvénients : en dépit de la diversité croissante de la société, il demeure fortement centré sur l’Europe (“Grecs et Romains” ; “moines et chevaliers” ; “perruques et révolutions”, et ainsi de suite), et ne peut annuler l’effet des décisions prises dans les années 1990 et tendant à réduire les horaires d’histoire dans l’enseignement secondaire<sup>8</sup>. Depuis quelques dizaines d’années, aux Pays-Bas, l’histoire n’est une matière obligatoire que pour les élèves de 12 à 15 ans, qui ne reçoivent cet enseignement que durant deux ou trois ans ; ensuite, ce n’est plus qu’une matière optionnelle durant deux ou trois ans<sup>9</sup>. Voilà qui n’est pas de nature à développer une conscience historique.

Toutefois, après les attentats du World Trade Center et les assassinats de Pim Fortuyn en 2002 et de Théo van Gogh en 2004, le besoin d’une définition plus précise de l’identité néerlandaise a été fortement ressenti dans la société. Le “Canon des Pays-Bas”, présenté en 2006 sous la supervision de Frits van Oostrom – spécialiste de littérature médiévale qui présidait à l’époque l’Académie des sciences néerlandaise –, propose 50 “fenêtres” thématiques ouvertes sur le passé, un vade-mecum historique de base réunissant “ce que tout Néerlandais devrait connaître”. Mais ce “canon”, qui jouit désormais d’un statut semi-officiel dans l’enseignement primaire, a fait entrer la conscience historique dans un moule exclusivement national<sup>10</sup>. En outre, dix périodes et cinquante fenêtres, même choisies avec le plus grand soin, ne sont pas en mesure de combler la brèche ouverte dans les années 1990, en dépit d’une révision récente du canon. Des fenêtres sans heures n’ont pas beaucoup d’effet. Elles ne prennent tout leur intérêt que si l’on vous donne le temps de regarder au travers. Si de surcroît des manuels récents pour l’enseignement secondaire, ou des rééditions de manuels anciens, persistent à mettre en exergue comme caractères fondamentaux de la société néerlandaise les mantras de “liberté” et de

“tolérance”, comme l’a montré une thèse soutenue récemment, on ne devra pas s’étonner que même les étudiants en première année d’histoire à l’institut de formation des maîtres d’Amsterdam aient une image extrêmement positive du passé national<sup>11</sup>. Pour eux, l’histoire des Pays-Bas s’incarne surtout, d’après cette étude, dans la lutte contre la domination espagnole au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la Compagnie unie des Indes orientales (Verenigde Oost-Indische Compagnie [VOC]) et la prospérité au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, les débuts de la démocratie parlementaire au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et la résistance à l’occupation allemande au <sup>xx</sup><sup>e</sup>. La collaboration, l’esclavage et la décolonisation sont des aspects qui n’effleurent pas l’esprit de ces futurs enseignants<sup>12</sup>. Ainsi l’histoire des Pays-Bas reste-t-elle fidèle à l’appellation traditionnelle de la discipline : “histoire de la patrie”. Détail révélateur : à l’université de Leyde, il a fallu attendre le printemps 2020 pour que la chaire “d’histoire de la patrie” reçoive un nouveau nom.

De grands établissements publics nationaux ont, eux aussi, manqué le coche. En 2013, lorsque le Rijksmuseum a rouvert ses portes à l’issue d’une rénovation en profondeur, il est apparu que sur les 63 salles réaménagées, une seule était consacrée à l’histoire coloniale : la salle 1.5, qui s’appelle désormais “les Pays-Bas outre-mer”. C’est assez maigre pour le musée national d’un pays qui a été jadis à la tête du troisième empire colonial du monde, et actif, au fil de trois siècles ou plus, sur les trois continents de l’hémisphère sud. “Faites connaissance avec votre propre histoire dans un magnifique bâtiment”, dit le site web du musée, mais de quelle histoire parle-t-on ? Depuis la rénovation, 15 millions de visiteurs en sont ressortis persuadés que l’impérialisme n’était à tout prendre qu’un phénomène marginal et négligeable de l’histoire des Pays-Bas. Fort heureusement, une réorientation se prépare depuis quelques années<sup>13</sup>.

Le Scheepvaartmuseum, le Musée national maritime d’Amsterdam, a depuis 2017 une attraction de réalité virtuelle à bord de la superbe réplique d’un navire de la VOC au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. En mettant des lunettes de réalité augmentée, on survole les chantiers navals et les quartiers où vivaient les marins dans l’Amsterdam de l’époque. Le résultat est à couper le souffle, mais on cherchera vainement un programme de réalité virtuelle sur la destination de ces navires et leur façon de faire du commerce. Cela permet évidemment de ne pas entacher cette épopée.

Depuis de longues années, j’admire le *Bosatlas van de geschiedenis van Nederland* (“Atlas historique Bos des Pays-Bas”), un ouvrage absolument remarquable, mais quand je constate que sur les 560 cartes de l’édition la plus récente, celle de 2011, seules 31 sont consacrées à l’impérialisme colonial néerlandais, je me sens tout de même frustré en tant que lecteur. Ce qu’on y trouve est parfait, mais j’ai cherché en vain des cartes documentant la grande guerre de Java, l’administration et les rébellions à l’époque coloniale, l’alphabétisation et le système de santé, la violence révolutionnaire de la période dite “*Bersiap*”, les camps d’internement

de civils sous l’autorité de la République indonésienne, la guérilla et la contre-guérilla déclenchées par la Première et la Seconde Opération de police, les crimes de guerre et la violence de masse, l’expédition militaire de Westerling à Célèbes, les accords diplomatiques de Linggajati et ceux du *Renville* et la déclaration commune Roem-Van Roijen, autant de jalons historiques aux fortes implications cartographiques. On attendra une nouvelle édition.

La culture populaire, elle aussi, est prisonnière des mêmes cadres. La comédie musicale la plus populaire de tous les temps aux Pays-Bas, *Soldaat van Oranje* (“Soldat d’Orange”), raconte l’histoire d’un héros de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, Erik Hazelhoff Roelfzema<sup>a</sup>. En novembre 2019, le spectacle, qui avait débuté en 2010, accueillait son trois millionième visiteur. Mais la pièce ne mentionne nulle part que ce héros était originaire des Indes néerlandaises et s’est considéré toute sa vie comme un créole, un “fils des Indes<sup>14</sup>”. Et plus personne ou presque ne sait qu’après la guerre, il a joué un rôle des plus discutables au moment de la décolonisation et était prêt à recourir à la violence physique aux Pays-Bas pour s’opposer à l’indépendance de l’Indonésie<sup>15</sup>.

Bien sûr, un atlas a des choix à faire et une comédie musicale a ses limites, mais si même une étude parue en 2013, une biographie très sérieuse du roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas, qui a marqué de son empreinte l’histoire des Indes néerlandaises plus que tout autre souverain, traite à peine sa politique coloniale, on est en présence d’un problème. C’est sous le règne de Guillaume I<sup>er</sup> qu’a eu lieu la plus meurtrière des guerres coloniales, la guerre de Java (1825-1830) – elle a fait plus de victimes que la guerre de décolonisation, c’est même la plus grande guerre que les Pays-Bas aient jamais menée –, mais la biographie n’y consacre que quatre phrases. C’est aussi sous Guillaume I<sup>er</sup> qu’a été lancé le “système des cultures”, un régime de terreur économique qui a profondément déstabilisé des régions entières de Java et apporté aux Pays-Bas une énorme richesse. Cette biographie royale de 700 pages traite la question en une bonne demi-page<sup>16</sup>. C’est regrettable s’agissant d’une étude aussi fouillée et faisant autorité, même si, dans un ouvrage plus récent, l’auteur se montre plus attentif aux aspects coloniaux de la monarchie au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

Il s’agit plus souvent d’angles morts que de mauvaise volonté, je présume. Peut-être ce que déclarait dans une récente interview Harm

a. Erik Hazelhoff Roelfzema (Surabaya 1917-Hawaii 2007), animateur de la résistance étudiante à Leyde, rejoignit en 1941 les forces néerlandaises libres en Angleterre, devint pilote de la Royal Air Force (RAF) et en 1945 aide de camp de la reine Wilhelmine. En 1947, il participa à un complot visant à renverser le gouvernement de l’époque, engagé dans des négociations avec les nationalistes indonésiens ; et en 1951, il soutint la sécession de la “république des Moluques du Sud” (RMS) contre le régime de Sukarno (cf. ci-après, chapitre 12).

Stevens, conservateur des collections du xx<sup>e</sup> siècle au Rijksmuseum, vaut-il aussi pour d'autres Néerlandais. Comme on lui demandait pourquoi il ne s'intéressait à l'impérialisme colonial que depuis quelques années, il a répondu : "Je l'ai toujours repoussé, parce que cela devenait trop indonésien à mon goût. Je ne m'y sentais pas à l'aise ; j'avais peur de me jeter à l'eau. C'est une forme de déni, pas très conscient, mais tout de même<sup>18</sup>." Loin des yeux, loin du repentir. Mais le grand nombre de ces "angles morts" donne la désagréable impression que les œillères de l'eurocentrisme sont plutôt confortables, y compris en ces temps de mondialisation. Il suggère même qu'on ne veut pas savoir. C'est sûrement vrai des autorités gouvernementales. Depuis 1969, elles promettent une enquête de fond sur un éventuel comportement inadéquat des militaires néerlandais pendant la guerre d'indépendance. Mais après une inventurisation préliminaire, rendue publique en 1969 dans la "Note sur les excès", un silence pesant est retombé. Et ce silence a perduré jusqu'en... 2016, date à laquelle une thèse – soutenue non pas aux Pays-Bas, mais en Suisse ! – est venue démontrer sans contestation possible l'ampleur des dérapages<sup>19</sup>. C'est alors seulement qu'on a débloqué le financement nécessaire.

En un mot, cette lacune si frappante aux Pays-Bas en matière de connaissances coloniales n'a peut-être pas de quoi nous étonner. Quand on sait qu'en 2006, devant une Chambre des députés au grand complet et en pleine discussion de la déclaration de politique générale, soit la séance parlementaire la plus importante du calendrier politique annuel, le Premier ministre néerlandais Jan Peter Balkenende, historien de formation de surcroît, a pu exhorter la représentation nationale à adopter une attitude plus énergique et plus fière en se référant avec enthousiasme à "la mentalité de la VOC", on ne peut guère en vouloir à un grand nombre de ses compatriotes d'avoir gardé au total une image positive de leur aventure coloniale. Alerte spoiler : la VOC, la Compagnie unie des Indes orientales, est coupable d'avoir commis au moins un génocide. C'était déjà bien connu en 2006, on le savait même depuis 1621. La bronca indignée de certains parlementaires devait amener le Premier ministre à ajouter précipitamment : "C'est pourtant vrai, non ?"

"C'est pourtant vrai, non ?" : voilà le sujet de ce livre. Il parle de fierté et de honte. D'émancipation et d'humiliation. D'espoir et de violence. Il veut rassembler ce qu'ont mis au jour les investigations d'un bon nombre d'historiens compétents, sans que leurs conclusions aient été forcément portées à la connaissance du grand public. Il s'appuie en outre sur l'éclairage d'autres auteurs, journalistes et artistes aux Pays-Bas et à l'étranger. Mais par-dessus tout, il repose sur la consultation des gens qui ont participé à l'événement : les derniers témoins directs de la *revolusi*. Je suis un chaud partisan de l'histoire orale. Les heures passées à l'arrière de petits vélomoteurs, la chaleur parfois torride et la pollution palpable

de l’air des grandes villes, les centaines de piqûres de moustiques après une nuit passée sur le pont d’un ferry et le stress d’un attentat terroriste au coin de ma rue, tout cela en valait peine. Les gens ordinaires ont tant de choses à dire. C’était à tous égards un privilège d’écouter leurs récits.

Entre juillet 2015 et juillet 2019, j’ai passé au total environ un an en enquêtes de terrain, dont huit mois en Asie. J’ai visité d’innombrables îles et parlé à des centaines de gens. Avec 185 d’entre eux, ce contact a abouti à des interviews formelles d’une durée minimale d’une demi-heure, mais en moyenne d’une heure et demie. Bien souvent, les entretiens duraient beaucoup plus longtemps ou je revenais une seconde fois. À tous les témoins potentiels, j’expliquais que je travaillais à un livre sur l’indépendance de l’Indonésie, et je demandais l’autorisation de les interviewer et de partager leur témoignage. Par “interview formelle”, je veux dire que je demandais toujours la permission de noter leur nom et leur âge, que je passais en revue le récit de leur vie dans l’ordre chronologique, que je prenais des notes ostensiblement et sans interruption, insistais par mes questions sur certains aspects et faisais le cas échéant des films ou quelques photos, toujours avec leur assentiment. Si des personnes ne voulaient pas partager certains souvenirs, je n’insistais pas. Je préfère travailler sur une base de respect et de confiance. Certains témoins souhaitaient pouvoir relire d’éventuelles citations de leurs propos, un individu isolé préférait rester anonyme. J’ai bien entendu respecté tous ces souhaits. Les conversations se déroulaient dans une atmosphère paisible, mais elles n’allaient généralement pas sans émotion. Il y avait de la colère, du chagrin, de la rancœur, mais aussi de la nostalgie, des remords et des regrets, à côté de l’humour, de la frustration et de la résignation. On riait, on pleurait les disparus, on se taisait. La plupart de mes informateurs étaient très âgés, mais beaucoup m’ont stupéfié par leurs souvenirs. Si j’ai appris une chose en écoutant des personnes âgées, c’est que le présent s’efface plus vite que la jeunesse, surtout si celle-ci a connu des drames. Même quand tout s’est effacé, s’élève encore dans le désert de la mémoire une chanson enfantine. Ou un traumatisme. Il y a des rochers qui ne se laissent pas déplacer.

Les interviews ont eu lieu dans près de 20 langues différentes : l’indonésien, le javanais, le soundanais, le batak, le balinaï, le ménadonais, le togian, le toraja, le bouguinaï, le mandarais, l’ambonais, le morotai, le japonais, le népalais, l’anglais, le français et le néerlandais. Ajoutez-y une flopée de dialectes et vous aurez une idée des défis babyloniens de l’entreprise. À un moment donné, mon indonésien était d’un niveau suffisant pour une conversation simple, mais lors des interviews, je me suis toujours fait assister par des interprètes, pour la simple raison que beaucoup de gens âgés ne parlaient même pas l’indonésien, une création moderne. Les interprètes traduisaient vers l’anglais, le français, l’allemand ou le néerlandais. De temps à autre, nous avions besoin de deux phases de traduction, avec l’indonésien comme langue pivot. Traducteurs et interprètes sont les héros

invisibles de la mondialisation, c'est pourquoi j'ai cité nommément chacun d'entre eux dans mes notes finales. Sans eux, je n'aurais rien pu faire.

Quant aux témoins, je les ai détectés en posant des questions sans relâche à droite et à gauche, à un imam, à la directrice d'une maison de retraite, à un jeune soldat : peut-être connaissaient-ils quelqu'un ? Je disais partout autour de moi que j'étais en train de faire cette recherche ; cela m'a valu de précieux contacts. Les réseaux sociaux ont servi de porte-voix à mon enquête, le *couchsurfing* m'a permis de rencontrer des gens fantastiques. En Indonésie et au Japon, j'ai même trouvé quelques témoins sur Tinder : homme ou femme, jeune ou vieux, proche ou éloigné, je balayais toujours vers la droite et acceptais tout le monde. C'est ainsi que j'ai pu approcher des centaines d'inconnus que je n'aurais jamais abordés dans la rue. De temps à autre, je devais les renvoyer à mon profil, où j'expliquais qui j'étais et précisais que c'était surtout leur grand-mère ou leur grand-père qui m'intéressait. Ça marchait très bien.

### Carte 2 : Aire d'expansion d'*Homo erectus* (il y a environ 1 million d'années)



Mais le plus vieil Indonésien que j’aie vu, je ne l’ai pas trouvé grâce à une application de rencontres. Cela s’est passé à Leyde, pendant une pause déjeuner, à l’époque où je faisais des recherches pour mon doctorat. J’avais pris ma bicyclette pour aller de la faculté d’archéologie au musée d’histoire naturelle, où j’ai pu admirer sa mâchoire puissante, sa robuste constitution et sa belle tête. Le conservateur du département de paléontologie sortait les ossements d’un coffre-fort et les déposait un à un devant moi sur un petit tapis de feutre. Ils étaient donc là, la molaire, le fémur et la calotte crânienne de “l’homme de Java”, le premier *Homo erectus* jamais exhumé. Le médecin et naturaliste néerlandais Eugène Dubois l’avait découvert à Java en 1891. C’était la trouvaille qui avait donné raison à Darwin : le premier véritable chaînon intermédiaire entre l’homme et l’animal<sup>20</sup>. *Homo erectus* était venu d’Afrique pour aboutir à Java, qui n’était pas encore une île, mais se trouvait rattachée au continent asiatique, de même que Sumatra, Bornéo et Bali. C’est la raison pour laquelle on y rencontre aussi des éléphants, des rhinocéros, des tigres, des orangs-outans et d’autres espèces continentales. Les îles situées plus à l’est présentent une faune très différente, plus “australienne” : des wombats, des wallabies, des diables de Tasmanie et d’autres marsupiaux. L’archipel est traversé par une frontière biologique, la ligne Wallace, ainsi appelée en hommage à Alfred Russel Wallace, l’autre inventeur, génial mais oublié, de la théorie de l’évolution. Il y a un million d’années, c’est tôt dans l’histoire de l’espèce. En Europe, *Homo erectus* n’apparaît qu’un demi-million d’années plus tard, et les deux Amériques ne sont peuplées que depuis douze mille ans environ – des coins perdus du monde. L’Indonésie, au contraire, appartient au premier territoire d’expansion du peuplement le plus ancien. L’évolution de l’espèce humaine ressemble, elle aussi, à une sorte de conférence afro-asiatique.

C’est certainement vrai de l’expansion d’*Homo sapiens*. Si chaque millénaire correspond à un balayage sur Tinder, nous devons balayer 925 fois avant de voir arriver d’Afrique le successeur d’*Homo erectus*. Il y a de cela quelque soixante-quinze mille ans, les premiers groupes d’hommes modernes, venant du continent, prenaient pied dans l’archipel – à cette époque, l’Europe était encore habitée par les Néanderthaliens<sup>21</sup>. Il s’agissait probablement d’hommes au type mélanésien à la peau sombre, aux cheveux crépus et aux yeux ronds, lointains ancêtres des Papous de Nouvelle-Guinée et des Aborigènes d’Australie. Ils avaient traversé la ligne Wallace – avec quelles embarcations, nous l’ignorons – et même atteint la Tasmanie. C’étaient bien entendu des chasseurs-cueilleurs, le mode de vie qui a dominé plus de 99 % de l’histoire humaine. Mais autour de sept mille ans avant notre ère (soit 68 balayages plus loin), dans l’intérieur de la Nouvelle-Guinée, ils ont commencé à cultiver des plantes à tubercules telles que le taro et l’igname, à côté de sagoutiers et de bananiers<sup>22</sup>. En Chine aussi, vers la même époque, on faisait des expériences en matière de ressources alimentaires. Au lieu de se contenter de cueillir

### Carte 3 : Aire d'expansion d'*Homo sapiens* (jusqu'à il y a 50 000 ans environ)



du riz sauvage, les gens s'étaient mis à faire pousser eux-mêmes le riz. Le succès était tel qu'au bout d'un moment, il a engendré un accroissement de population et des migrations, même au-delà des mers<sup>23</sup>. Cette expansion dite "australonésienne" a amené des êtres humains aux traits asiatiques classiques – peau plus claire, cheveux raides et yeux en amande – à Taiwan, à Bornéo, à Célèbes et à Java, où ils se sont implantés environ deux mille ans avant notre ère (soit cinq balayages plus tard). Ils naviguaient sur des "praos à ailes", embarcations stabilisées des deux côtés par des flotteurs, telles qu'on en voit encore souvent dans l'archipel. Partout, ils introduisaient la culture du riz. Ils élevaient des poules et des porcs, et récoltaient du millet, du taro, du sagou, de l'igname, des noix de coco et des bananes. Ils faisaient de la poterie et apprirent à travailler les métaux. Leur mode de vie était sédentaire, leurs maisons de bois étaient montées sur pilotis et avaient des toits élégamment incurvés. Pour entretenir la mémoire de leurs défunts, ils élevaient des monuments et des menhirs – les Torajas de Célèbes-Sud le font encore.

Au cours des millénaires suivants (de 2000 av. J.-C. à 1200 apr. J.-C.), leur mode de vie s’est répandu sur une aire gigantesque, allant de Madagascar à l’île de Pâques et à Hawaii. Les langues qui s’y sont développées appartiennent toutes au groupe austronésien, la famille linguistique connaissant la plus grande diffusion mondiale avant la période coloniale. Ces peuples étaient sans aucun doute “les plus grands navigateurs de l’Histoire avant le quinzième siècle<sup>24</sup>”. En outre, dans les mers du Sud-Est asiatique, ils bénéficiaient littéralement d’un “petit coup de pouce” : de novembre à mars souffle le Passat du nord-est, idéal pour effectuer le trajet de la Chine vers l’Inde, et de mai à septembre, c’est la mousson du sud-ouest, idéale pour le voyage de retour.

**Carte 4 : Expansion austronésienne  
(± 3000 av. J.-C. – ± 1200 apr. J.-C.)**



Avec des vents de force 4 à 5 Beaufort en moyenne, la navigation à la voile est d’ailleurs confortable, et les tempêtes violentes, avec formation de vagues hautes, sont généralement absentes<sup>25</sup>. C’est seulement sur la côte sud de l’archipel que la houle est forte – les vagues viennent

directement de l'Antarctique –, ce qui explique la rareté des contacts avec l'Australie jusqu'à l'arrivée de la navigation à vapeur.

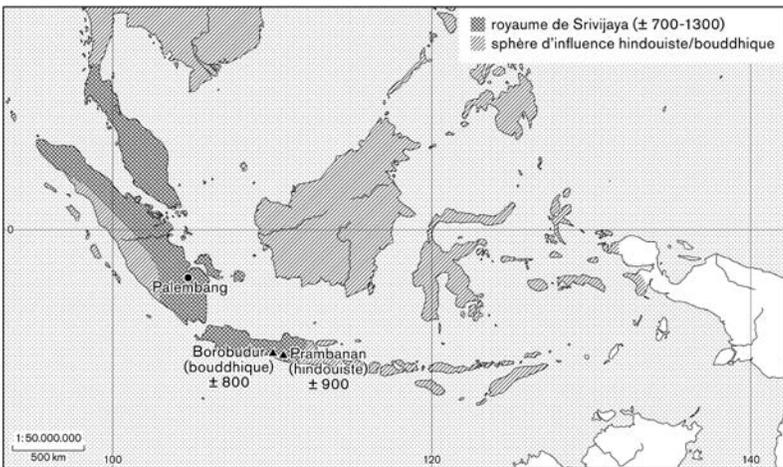
La culture du riz a favorisé le développement de sociétés beaucoup plus complexes. La riziculture inondée générait de meilleures récoltes que la culture en terre sèche, mais exigeait une infrastructure beaucoup plus lourde. À l'origine, les parcelles étaient minuscules, mais plus tard, elles ont fait place à des plaines entières, converties en rizières étincelant sous le soleil. Les versants se sont même couverts d'étonnantes rizières en terrasses. Il suffit d'avoir admiré l'ingéniosité de leurs systèmes d'irrigation pour comprendre qu'ils ne peuvent être l'œuvre d'un paysan ou d'une famille isolés, ni même d'une seule génération. L'entretien de toutes ces petites digues, de ces canaux et de ces écluses suppose une autorité centrale pérenne. Les chefs locaux sont peu à peu devenus des gouvernants, les récoltes ont augmenté, les villages se sont transformés en villes. Une société agricole qui produit des excédents peut pratiquer le commerce : celui du riz, des légumes, de vannerie, de poterie, mais aussi de produits de luxe. Dès les derniers siècles avant notre ère, des objets de bronze, poignards, haches et gongs s'échangeaient entre le Vietnam, la Chine du Sud et l'Indonésie<sup>26</sup>. Les communautés locales étaient devenues les composantes de royaumes régionaux.

Un carrefour de civilisations, tel était l'archipel. Ce n'étaient pas seulement des marchandises qui transitaient par ses ports, mais aussi des dieux. Dès le v<sup>e</sup> siècle, des prêtres brahmaniques itinérants venus de l'Inde, précurseurs de l'hindouisme, se voyaient accorder par un souverain de Bornéo un don comprenant “de l'eau, du beurre clarifié, des vaches brun-jaune, des graines de sésame et onze taureaux<sup>27</sup>”. Tel est le texte qu'on peut lire gravé sur une stèle, le plus ancien monument écrit d'Indonésie. Deux siècles plus tard, un bouddhiste originaire de Chine laissait éclater son enthousiasme à propos de l'archipel : “Dans la ville fortifiée de Fo-Qi [l'actuelle Palembang] se trouvent plus de mille moines bouddhistes, leur esprit est orienté vers l'étude et les bonnes œuvres. Ils lisent et étudient tous les sujets, exactement comme en Inde ; les rituels et les cérémonies sont identiques. Si un moine chinois veut aller en Inde pour écouter et lire les textes bouddhiques, il vaut mieux pour lui séjourner un an ou deux ici pour mettre la doctrine en pratique avant d'aller en Inde<sup>28</sup>.”

La ville actuelle de Palembang, au sud de Sumatra, était alors la capitale d'un puissant royaume bouddhiste, Srivijaya. Durant six siècles, il allait contrôler le commerce et les communications maritimes entre la Chine et l'Inde, le malais devenant la langue véhiculaire de la navigation. Les religions indiennes ont également pris pied à Java, pénétrant même profondément dans l'intérieur de l'île. À 40 kilomètres au nord-ouest de l'actuelle Yogyakarta fut édifié vers l'an 800 le Borobudur, le plus grand monument bouddhique au monde. La décoration de cette

époustouflante pyramide à degrés se composait de milliers de bas-reliefs et de dizaines d’effigies de Bouddha. À 50 kilomètres de là eut lieu à partir de l’an 900 la construction du Prambanan, un sanctuaire non moins impressionnant, mais d’inspiration hindouiste. Il comporte la plus belle statue de bovidé que j’aie jamais vue. Hindouisme et bouddhisme cohabitaient pacifiquement<sup>29</sup>. Java et Bali ont vu l’apparition d’une forme hybride de dévotion unique en son genre, où le Bouddha historique voisinait avec des divinités hindoues telles que Brahma, Vishnu et Shiva !

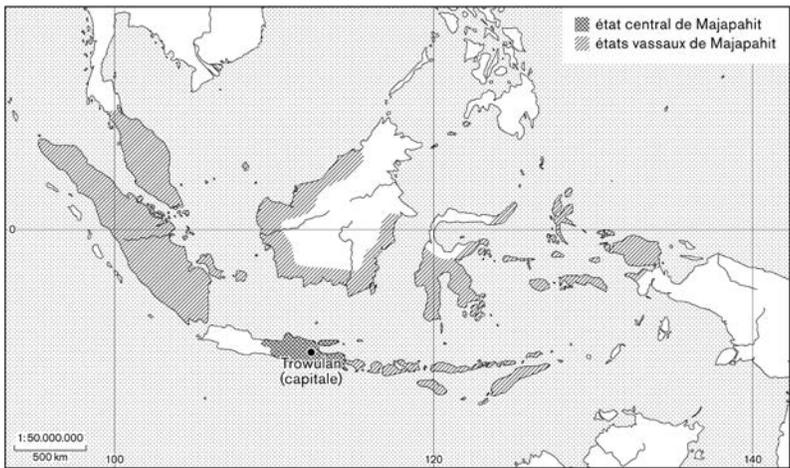
### Carte 5 : La diffusion du bouddhisme et de l’hindouisme



Cette fusion culturelle atteignit son point culminant avec le royaume de Majapahit qui, à partir de Java, englobait au XIV<sup>e</sup> siècle l’ensemble de l’archipel, de la Malaisie à la Nouvelle-Guinée. Il ne s’agissait pas d’un empire unifié politiquement comme l’Empire romain – le souverain, résidant dans la capitale, s’appuyait localement sur des vassaux – mais aux yeux des combattants pour l’indépendance au XX<sup>e</sup> siècle, Majapahit constituait la référence culturelle par excellence, la preuve de l’existence dans le passé d’un grand et glorieux empire autochtone. Le royaume avait un drapeau composé de bandes rouges et blanches, couleurs qui sont aujourd’hui encore celles du drapeau indonésien. L’architecture, la sculpture sur bois, le batik, la danse, la langue javanaise ont atteint à l’époque de Majapahit un degré de raffinement sans précédent. C’est dans les cours du royaume que d’antiques épopées indiennes telles que le *Mahabharata* et le *Ramayana* ont reçu leur forme javanaise caractéristique, l’étonnant théâtre d’ombres du wayang. Les représentations duraient une nuit entière. Assis en tailleur, le marionnettiste racontait et illustrait les vieilles légendes et la lumière d’une lampe à

huile projetait sur un écran les silhouettes très expressives des figurines découpées dans du cuir de buffle. Il y avait de la magie dans ces représentations, tour à tour héroïques, choquantes, violentes et par moments comiques. Le jeu était accompagné par les sons feutrés et enivrants de l'orchestre de gamelan, l'inimitable musique polyrythmique qui, bien des siècles plus tard, devait influencer des compositeurs occidentaux tels que Claude Debussy, Erik Satie et John Cage.

### Carte 6 : Apogée du royaume de Majapahit (1293-1401)

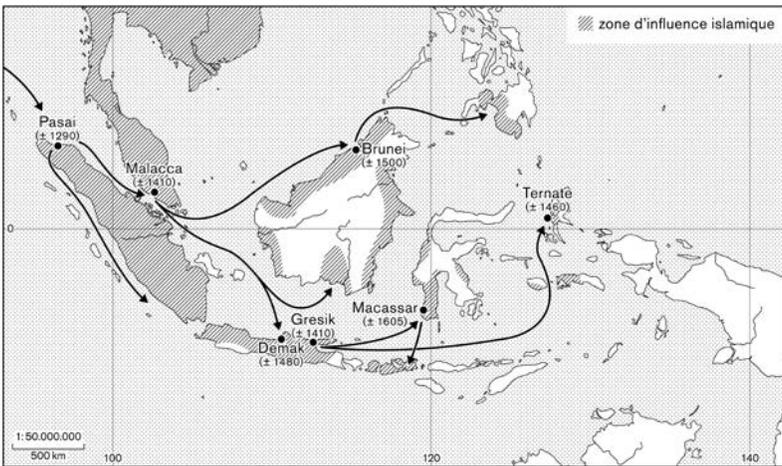


La composante chinoise elle aussi prenait de l'importance. À partir de 1405, sept énormes expéditions quittèrent la Chine, sous le commandement de l'amiral-eunuque Zheng He. En passant par l'archipel indonésien, il gagna Ceylan, l'Inde, l'Arabie et jusqu'à la côte orientale de l'Afrique. Certains participants à ces expéditions les quittaient en chemin, jetant ainsi les bases de la diaspora chinoise. Zheng He naviguait parfois avec plus de 300 navires et 27 000 hommes d'équipage. Certains de ses navires faisaient 120 mètres de long. À titre de comparaison : cela se passait un peu moins de cent ans avant Colomb, lequel devait partir avec trois caravelles de 25 mètres et 90 hommes. À ce moment-là le Portugal, la plus grande nation navigatrice d'Europe, n'sait pas encore dépasser le Maroc<sup>30</sup>. L'Indonésie n'avait pas besoin de l'Europe pour se désenclaver.

Tous ces contacts commerciaux favorisèrent la diffusion d'une jeune religion, née quelque part vers l'occident. Elle séduisait surtout les marchands. Le féodalisme javanais était extrêmement hiérarchique, mais cette foi nouvelle ordonnait à l'aristocrate comme au miséreux de demeurer humble et de se prosterner cinq fois par jour. On devait donner aux pauvres une partie de ses biens. Au xv<sup>e</sup> et au

xvi<sup>e</sup> siècle, l’islam s’est propagé à partir des ports indonésiens. Il ne s’agissait ni d’immigration massive, ni de conquête, ni de contrainte. C’était le caractère égalitaire de la religion qui séduisait. Les premières mosquées édifiées étaient encore de style indo-bouddhique. Peu à peu, l’islamisation allait gagner tout l’archipel, à l’exception de Bali et de la Papouasie, restées respectivement hindouiste et animiste. Ailleurs, les rois prirent dorénavant le titre de sultans, les principautés devinrent des sultanats, mais le théâtre de wayang subsista, de même que le culte traditionnel des ancêtres et la croyance aux esprits. Jusqu’à nos jours, même. Sur les plages de la côte sud de Java, on m’a conseillé de ne pas porter de maillot de bain vert, sinon Ratu Kidul, la déesse des océans, risquerait de m’engloutir. Au bout de quatorze siècles d’hindouisme et de bouddhisme, et de cinq siècles d’islam, cette croyance est encore très vivace<sup>31</sup>.

Carte 7 : La diffusion de l’islam (jusque vers 1650)



“Java, là-bas aussi c’est un vrai méli-mélo !” Djajeng Pratomo, 102 ans, a les yeux pétillants de malice en le disant. Oui, c’est aussi une façon de voir les choses. Nous sommes installés dans sa chambre, dans une maison de retraite de Callantsoog, à la pointe septentrionale de la province de Nord-Hollande. C’est un jour d’été maussade, il est quatre heures de l’après-midi. La pluie assombrit les dunes, vide la plage et grêle la surface de la mer. Dans la chambre, on étouffe : Pratomo aime bien avoir chaud. Une des soignantes vient de nous apporter la friandise hollandaise *par excellence*<sup>\*a</sup> : des *poffertjes*, petits beignets saupoudrés de sucre glace. Dans un fauteuil beaucoup trop grand pour

a. Les mots en italiques suivis d’un astérisque sont en français dans le texte.

lui, le petit homme maigre ricane. “C’est bien compliqué, cette histoire d’Indonésie, dit-il en tapotant son pantalon pour faire tomber le sucre glace, un embrouillamini tellement déroutant !” Écouter Pratomoto, c’est remonter le temps. À part quelques écoliers, personne ne lui a plus demandé d’interview depuis trente ans<sup>32</sup>. C’est à Jakarta que j’ai vaguement entendu parler de lui pour la première fois, il devait habiter “quelque part en Hollande”, l’orthographe de son nom n’était pas sûre. En furetant sans arrêt sur le Net, j’ai fini par trouver son nom, puis un travail scolaire et par la suite deux lycéens, qui m’ont mis en contact avec leur professeur. Celui-ci m’a redirigé vers la fille de Pratomoto, laquelle m’a accueilli chaleureusement à Callantsoog. Et me voilà maintenant dans cette chambre. Pratomoto est devenu récemment l’habitant le plus âgé du village et a eu les honneurs du journal local. Il s’en amuse : lui, un Javanais, devenu le doyen d’âge d’un village de Nord-Hollande ! “Tenez, prenez un autre beignet<sup>33</sup>.”

Tout en mâchant une boulette de pâte tiède, je me rends compte que l’aventure coloniale néerlandaise n’a pas commencé par la soif de terres nouvelles, mais par la recherche de saveurs. Les Pays-Bas n’ont pas envahi un pays existant pour en prendre le contrôle, au départ ils n’ont rien envahi du tout et ne voulaient pas non plus prendre le contrôle de quoi que ce soit. Ils voulaient seulement prendre *livraison* de quelque chose, à savoir des épices. Depuis des siècles, les épices asiatiques étaient extrêmement prisées en Europe. Dans le seul livre de cuisine qui nous soit parvenu de l’époque romaine, le *De re coquinaria* d’Apicius, on s’aperçoit que les trois quarts des plats exigent de grandes quantités de poivre<sup>34</sup>. Envie d’un *pullus tractogalatus*, un poulet au lait et au miel ? Pourquoi pas, mais il vous fallait avoir en réserve un ingrédient qui avait parcouru des milliers de kilomètres. Des *dulcia*, des cakes aux œufs et aux pignons de pin ? Sans poivre importé de la lointaine Asie, c’était parfaitement insipide. Les navires romains n’étaient pas à quelques milles marins près. Partant de la côte orientale de l’Égypte, ils allaient chercher de l’ivoire en Afrique de l’Est, de l’encens en Arabie, mais c’est le poivre qu’ils allaient chercher le plus loin, en Inde<sup>35</sup>. “Inde” était un terme générique englobant pratiquement tous les territoires situés à l’est de la péninsule arabique. Par voie de terre, ce commerce antique s’étendait même jusqu’à la Chine. C’étaient des biens précieux qui voyageaient en suivant la route de la soie : laque, or, argent, sucre, safran, cannelle<sup>36</sup>. En Syrie, des archéologues ont retrouvé des squelettes de l’époque romaine drapés dans des linceuls de soie provenant d’ateliers impériaux chinois<sup>37</sup>. En Inde, des fouilles ont mis au jour des amphores, des lampes à huile et des statuettes romaines. Et des monnaies romaines ont été découvertes jusqu’en Thaïlande. Oui, en Thaïlande<sup>38</sup> !

L’engouement pour les épices n’allait pas disparaître de sitôt. En Europe, la cuisine médiévale était beaucoup plus épicée et plus sucrée que la gastronomie moderne. La coutume de réserver les saveurs sucrées pour le dessert ne s’est imposée dans la cuisine française qu’à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. Les cuisiniers médiévaux mélangeaient dans leurs sauces raisins secs, figues et cardamome, combinaisons qui font plutôt penser à la cuisine indienne ou arabe. Comparées aux herbes que l’on cueillait dans les champs, les bois et les jardins abbatiaux européens – ciboulette, sauge, oseille, persil, romarin –, les épices asiatiques étaient d’un tout autre calibre. Le poivre, la noix de muscade, la cardamome, le clou de girofle et la cannelle étaient durs, ligneux, et se conservaient très longtemps. Personne en Europe ne savait exactement sur quelles plantes ils poussaient. Il fallait les broyer pour qu’ils libèrent leurs incroyables arômes. Ceux-ci étaient si divins que certains auteurs médiévaux n’hésitaient pas à situer le paradis terrestre dans cette “Inde” mythique. Non seulement ils étaient délicieux, mais on les considérait comme extrêmement sains et dotés de vertus médicinales. Si l’on souffrait d’un déséquilibre des quatre humeurs corporelles (le sang, la bile jaune, la bile noire et le phlegme), on n’avait qu’à consommer des épices. La noix de muscade passait pour être chaude et sèche, le gingembre chaud et humide, le poivre très chaud et très sec, et le clou de girofle soignait les maux de dents. On était prêt à dépenser beaucoup d’argent pour ces parfums aux vertus magiques. Si un artisan londonien, vers 1450, gagnait quelque 8 pence par jour, une livre de poivre ou de gingembre lui coûtait deux journées de travail. Une livre de cannelle ? Trois journées. Une livre de clous de girofle ? Quatre jours et demi. Une livre de safran ? Un mois de travail<sup>40</sup>.

Les produits de luxe sont restés pendant des siècles horriblement chers, non seulement parce qu’ils devaient venir de loin (comme le clou de girofle ou la noix de muscade, originaires des Moluques), exigeaient des manipulations intensives (comme le safran, cueilli sur les fleurs du crocus), ou étaient rarissimes (comme l’ambre gris, provenant de l’intestin du cachalot), mais aussi à cause du grand nombre des intermédiaires. Quand la servante d’un patricien brugeois, vers 1500, râpait un peu de noix de muscade sur le chou-fleur, cette noix était passée, au cours de son voyage autour du monde, par les mains de douzaines de marchands successifs. À Banda, le minuscule archipel d’Indonésie orientale qui était alors le seul terroir du muscadier, un cueilleur avait récolté et fait sécher la noix. Son chef de village l’avait ensuite vendue à un marchand javanais ou malais qui, dans un port de la côte orientale de Sumatra ou de la péninsule malaise, l’avait revendue à des marins indiens qui l’avaient transportée à Ceylan. Là, la noix pouvait être achetée par des Gujaratis, des Perses ou des Arabes, qui l’acheminaient à leur tour en bateau jusqu’à la côte sud de la péninsule arabique. Si la cargaison passait par



le golfe Persique, elle transitait par les marchés de Bagdad et les ports de Syrie et entrait ainsi dans la zone commerciale méditerranéenne. Si en revanche elle passait par la mer Rouge, elle aboutissait, *via* Le Caire ou Alexandrie, chez des navigateurs génois ou vénitiens qui la transportaient jusqu’à la péninsule italienne – premiers chrétiens de cette chaîne après tous les animistes, bouddhistes, hindouistes, musulmans, jaïnistes et zoroastriens qui avaient jalonné sa route. Et il restait encore, par la navigation fluviale, le cabotage ou la voie terrestre, à acheminer le précieux trésor jusqu’à Bruges. Le prix augmentait évidemment à chaque transfert, et dans chaque port il fallait acquitter des accises et des droits d’entrepôt. On devine les conséquences : vers 1500, pour une poignée de clous de girofle qui atteignait Venise, on payait facilement le centuple de sa valeur aux Moluques<sup>41</sup>. Ne pouvait-on s’en procurer à moindre prix ?

Les Portugais pensaient que oui. Deux cents ans auparavant, Marco Polo avait été le premier Européen à aborder à Sumatra ; il avait réussi à identifier de quelles îles provenaient les différentes épices. Et si on laissait de côté la Méditerranée pour contourner l’Afrique ? Ce “pays” ne pouvait pas être bien grand, se disaient-ils. Ils allaient devoir déchanter. À partir de 1430, les Portugais commencèrent à naviguer en direction du sud, dans l’espoir de pouvoir bifurquer le plus tôt possible vers l’est, mais le continent africain s’avéra beaucoup plus allongé que prévu. Il fallut attendre 1498, soixante-dix ans après le début de l’aventure, pour que Vasco de Gama puisse contourner Le Cap et continuer à faire voile vers la côte occidentale de l’Inde. Là, il apprit que pour trouver les meilleures épices, il fallait aller encore plus loin : à Ceylan pour la cannelle, à Sumatra et à Java pour le poivre, et même bien au-delà, jusqu’aux Moluques, pour le clou de girofle, la noix de muscade et le macis (le tégument odorant qui entoure la noix de muscade). Vers 1525, les Portugais avaient développé un modeste réseau commercial couvrant toute la région, avec pour points d’appui Hormuz à la pointe méridionale de l’Arabie, Goa au nord-ouest de l’Inde, Colombo à Ceylan, Malacca dans la péninsule malaise, Amboine dans les Moluques et plus tard Macao sur la côte sud de la Chine. À Amboine, ils avaient construit un fort, le premier établissement occidental dans ce qui s’appellerait un jour l’Indonésie. Les Portugais ont enrichi le malais de mots tels que *bendera* (de *bandeira*, drapeau), *gereja* (d’*igreja*, église), *sekola* (d’*escola*, école) et *minggu* (semaine, de *domingo*, dimanche). L’île d’Amboine disposait d’une magnifique baie et se trouvait à mi-chemin entre les îles volcaniques de Ternate et Tidore, où ils se fournissaient en clous de girofle, et les îlots de Banda, où poussait la noix de muscade. Désormais l’Europe allait pouvoir se ravitailler directement à la source. Ou plus exactement : désormais le Portugal allait pouvoir se ravitailler à la source et revendre son butin – dix tonnes de noix de muscade et trente tonnes de clous de girofle par an – au reste de l’Europe en réalisant de gros bénéfices<sup>42</sup>.

Ne pouvait-on payer les épices encore moins cher ? Les Espagnols se posaient eux aussi la question. Mais au lieu de ces fastidieux voyages vers le sud, où il fallait sans arrêt louvoyer contre le vent, ils allaient mettre le cap à l'ouest. L'océan Atlantique ne pouvait pas être bien grand, pensaient-ils. Si la terre était ronde, les îles aux épices les attendaient tout simplement sur l'autre bord, pas vrai ? En arrivant à Cuba en 1492, Colomb pensa qu'il était au Japon. À moins que non – il se ravisa quelque temps plus tard : le Japon, ce devait être plutôt Haïti<sup>43</sup>. Le reste des terres, à n'en pas douter, c'était l'Inde. Bien sûr, il y avait moins d'épices que prévu, mais n'était-ce pas la faute de l'hiver ? Quant aux habitants, il les appela d'emblée Indiens. Une génération après lui, Magellan allait prouver que l'on pouvait bel et bien atteindre l'Inde en passant par l'ouest ; mais pour cela, il fallait obliquer nettement vers le sud, presque jusqu'à l'Antarctique, pour doubler la pointe de l'Amérique du Sud et entamer la traversée vers l'océan Pacifique. Le monde était bien plus grand qu'on n'avait cru. À la fin de son périple, Magellan découvrit un archipel qu'il baptisa en honneur du roi d'Espagne : les Philippines. Il devait y être tué par la population locale, mais son équipage réussissait à atteindre les Moluques, objet de tous les désirs.

Si les routes du sud et de l'ouest s'avéraient aussi périlleuses, se dirent alors les Néerlandais, pourquoi ne pas essayer par le nord ? La Russie ne pouvait pas être bien grande ? Willem Barentsz fit trois tentatives à partir de 1594, mais sa dernière expédition échoua sur la banquise d'une île sans nom, qui depuis lors porte le sien. Après le terrible hivernage sur l'île polaire de Nouvelle-Zemble, ce projet de passage par le nord perdit l'essentiel de son attrait. Mes collègues et amis archéologues qui, dans les années 1990 du siècle dernier, ont fouillé les vestiges de la cabane où Barentsz et son équipage avaient passé l'hiver m'ont raconté qu'ils devaient monter la garde chaque nuit pour éloigner les ours blancs avec des fusées éclairantes. Pour Barentsz, cela avait dû être une surprise de taille : espérer récolter des épices tropicales et devoir affronter des ours polaires. Seule solution restante : suivre la route des Portugais en contournant l'Afrique. Cornelis de Houtman, de Gouda, fut le premier Néerlandais à réussir son coup. À l'aide de cartes et d'informations en partie dérobées dans le port de Lisbonne, il atteignit en 1596 la côte occidentale de Java, où il trouva des Portugais et des Chinois, mais aussi du poivre<sup>44</sup>. Les Néerlandais n'étaient donc ni les premiers marchands, ni les plus riches. De Houtman poursuivit son voyage jusqu'à Bali, engrangeant çà et là des épices, semant partout la désolation – tout comme les Portugais d'ailleurs – et rentra à Amsterdam au bout de deux ans. Les recettes de ce voyage historique suffisaient tout juste à couvrir les frais, mais la route de "l'Orient" était ouverte.

Les années suivantes sont marquées par la navigation dite "sauvage" : nombre de marins hollandais et zélandais tentent l'aventure. Ils ne le font pas pour le roi et la patrie, comme les Portugais, pour la simple

raison qu’ils n’ont pas de roi, ni d’ailleurs de patrie à proprement parler. En 1588, les Pays-Bas sont devenus le premier pays sans roi de l’Europe du Nord-Ouest : la république n’était pas un État classique doté d’une autorité centrale, mais une confédération de sept provinces ou États passablement autonomes – ce qui explique la forme plurielle encore en usage aujourd’hui dans de nombreuses langues pour désigner le pays (*the Netherlands, les Pays-Bas, die Niederlande, los Países Bajos, i Paesi Bassi*, etc.). Cette structure confédérale était certes favorable à l’émulation entre les diverses entreprises commerciales, mais générait aussi une concurrence sanglante. En 1602, les États-Généraux, l’organisme de concertation qui coiffait les différentes provinces néerlandaises, décidèrent qu’il était plus raisonnable d’unir ses forces. Toutes les compagnies de navigation existantes devaient être regroupées dans une seule et même entreprise, la *Verenigde Oost-Indische Compagnie* ou “Compagnie unie des Indes orientales” (VOC), qui détenait désormais le monopole du commerce avec l’Orient. Cette illustre organisation, qui a eu deux siècles d’existence, est unique en son genre, et ce pour deux raisons. D’abord, c’était une entreprise privée investie d’importantes missions publiques. La VOC était autorisée à conclure des traités internationaux au nom de la république, à rendre la justice, à construire des forteresses et à enrôler des soldats. Elle avait donc de vastes compétences diplomatiques, juridiques et militaires. En second lieu, c’était la première entreprise au monde à fonctionner sur la base d’actions cessibles : les copropriétaires pouvaient à tout moment revendre leur part dans l’entreprise. De ce fait, la loyauté envers la firme était bien moindre que dans une entreprise familiale traditionnelle. Le détenteur d’une action aspirait à réaliser des gains, si possible rapidement. On devine aisément la conséquence de ces deux caractéristiques : la VOC devait absolument faire des bénéfices pour satisfaire ses investisseurs privés, et elle était dotée à cette fin de tous les instruments habituels de l’exercice de la puissance publique.

Ce qui n’arrangeait rien, c’étaient les équipages. Ce n’était pas précisément la fine fleur de la nation qui s’enrôlait auprès de la VOC. Bien que, sur près de cinq mille voyages entrepris entre 1595 et 1795, on n’ait enregistré que 4 % de naufrages, le scorbut, la dysenterie, la fièvre jaune, l’hématurie et les rixes faisaient des ravages. Une expédition durait un an et demi, deux matelots sur trois ne revenaient jamais. Alors, que voulez-vous ? À chaque départ d’un vaisseau de la VOC, on extrayait des bouges les plus louches d’Amsterdam quelque 300 ivrognes, bagarreurs et autres gens de mauvais aloi. Dans des taudis, on enrôlait des pauvres, des indigents, des orphelins, des misérables. En plus des Hollandais, on recrutait aussi beaucoup d’Allemands et de Scandinaves<sup>45</sup>. Des épaves humaines que la mer avait drossées sur les quais d’Amsterdam et qui n’avaient plus grand-chose à perdre. Aller en Orient avec ce ramassis ? La VOC l’a fait !

Ces équipages de brutes, lorsqu'ils descendaient à terre dans l'archipel, ne faisaient pas vraiment l'effet d'êtres supérieurs aux yeux de la population locale. Leur corps était décharné, le scorbut faisait saigner leurs gencives. Ils avaient survécu pendant le voyage en se nourrissant de biscuits de mer et de bière. Certes, les employés de haut rang de la VOC, avec leurs impressionnantes culottes bouffantes et leurs larges collets, avaient eu droit durant la traversée à des légumes frais et du bon vin – pour eux, un petit potager était aménagé à la poupe, et même un enclos avec des porcs et des poulets – mais une fois sur place, ils suscitaient la réprobation. Les chroniques javanaises et malaises les décrivaient comme des gaillards bruyants, haletant et suant à grosses gouttes, qui embrassaient les femmes en pleine rue<sup>46</sup>. Les marionnettes et la statuaire les représentaient comme des géants grossiers, avec des yeux globuleux, de gros nez, des joues rouges, de drôles de cheveux et, horreur suprême pour le raffinement de la culture javanaise<sup>a</sup>, des dents bien visibles<sup>47</sup>. Un capitaine était décrit comme “un démon furieux aux gestes brusques et à la voix criarde”, dont la “bouche ouverte” laissait constamment “s'écouler de la bave” et qui répandait “une odeur insupportable de sueur<sup>48</sup>”.

Je le répète : au départ, les capitaines de la VOC n'avaient aucune intention de conquérir des terres. Ils auraient préféré jeter l'ancre dans la baie ou l'anse de telle ou telle île tropicale et y rester à flot, bercés par la houle, tandis que l'on montait à bord les sacs d'épices et que, dans la cabine, on scellait la transaction avec un verre de gnôle – si tant est que le négociant local bût de l'alcool. Mais les choses se passaient rarement de façon aussi simple. Les Portugais faisaient obstacle, les Espagnols croisaient la route des Néerlandais et les marchands autochtones s'avéraient redoutables en affaires. On n'était jamais sûr de sa quantité de clous de girofle, ni du prix. Il fallait donc bien descendre à terre. Pour s'assurer d'un accès permanent et sûr à la marchandise, il fallait laisser du personnel sur place. En 1605, la VOC, aidée par la population locale, prit le fort portugais d'Amboine. Il n'était pas grand, quelques hectares tout au plus, mais c'était le premier petit morceau de territoire néerlandais en Asie du Sud-Est.

En contemplant cette magnifique baie, j'ai compris tout de suite pourquoi Portugais et Néerlandais s'étaient battus pour elle. La nature pouvait difficilement fournir lieu plus stratégique : un port abrité absolument parfait. De l'autre côté de l'anse, je voyais Kota Ambon, la ville qui s'était développée autour du fort. Quelques cargos rouillés y étaient à l'ancre, des bateaux plus petits allaient et venaient. Quant au fort lui-même, impossible de le visiter : il avait toujours une fonction militaire. Quatre cents ans après.

a. Comme ailleurs en Extrême-Orient, il était de bon ton, dans l'aristocratie javanaise, d'avoir les dents limées et laquées de noir.

## COMPLÉTER LE PUZZLE

L'EXPANSION NÉERLANDAISE  
EN ASIE DU SUD-EST,  
1605-1914

AU BOUT DE DEUX BEIGNETS, j'ai demandé à Pratomio quand il était né au juste. "En 1914, à Sumatra." Ça tombait bien. Il était non seulement mon témoin le plus âgé, mais en plus, il était né l'année où l'empire colonial avait trouvé son achèvement. On entend souvent dire que les Pays-Bas "ont dominé l'Indonésie pendant trois cent cinquante ans", en gros de 1600 à 1942, mais c'est un anachronisme qu'affectionnent aussi bien les colonialistes nostalgiques ("Nous sommes restés là-bas tout ce temps !") que les anticolonialistes enragés ("L'oppression a duré tout ce temps !"). La vérité est entre les deux : les Pays-Bas étaient effectivement présents dans l'archipel dès 1600, mais pendant très longtemps, ils n'en contrôlaient pas le territoire, et d'ailleurs n'avaient pas non plus l'ambition de le faire. C'est une erreur de penser que les Néerlandais ont occupé et colonisé le pays dès le premier jour. En 1600, il n'existait pas non plus de territoire unifié, ni de constellation d'îles agissant comme une entité politique unique. L'archipel était une réalité géographique, mais non politique. Certaines îles abritaient même sur leur propre territoire différents royaumes. La conquête et la fusion de toutes ces îles en un seul État, les Indes néerlandaises, se sont effectuées très lentement.

On peut comparer l'archipel à un puzzle complété sur une période de plus de trois cents ans. En 1605, le fort d'Amboine constituait la première et minuscule pièce de ce puzzle aux mains des Pays-Bas, et la fin de la guerre d'Aceh en 1914 a permis d'apporter la dernière au territoire. L'historien indonésien Mochtar Lubis l'a formulé en termes tranchés : "En réalité, la colonie que l'on a appelé les Indes orientales néerlandaises (soit l'Indonésie tout entière) n'a existé que trente à trente-cinq ans<sup>1</sup>." Pour l'intégralité du territoire, c'est exact. Amboine a été néerlandaise pendant trois cent trente-sept ans, Aceh n'est resté colonisé que vingt-huit ans. Pour autant, cela ne signifie pas que l'histoire coloniale n'ait commencé qu'en 1914. Elle a commencé bien avant. Nous pouvons distinguer cinq phases.

La première phase du puzzle s'est déroulée, grossièrement parlant, de 1600 à 1700. Durant ce premier siècle de son existence, la VOC avait pour devise : moins on possède de territoire, mieux cela vaut. Fonder un établissement sur place coûtait cher et n'était envisagé qu'en cas d'absolue nécessité dans l'intérêt du commerce. Deux ans après la conquête du fort d'Amboine (1605), les Pays-Bas s'installaient à Ternate et Banda Neira, deux autres îles des Moluques. D'un point de vue commercial, cela s'imposait : Ternate et Tidore, sa voisine, étaient les seules îles au monde où l'on trouvait des girofliers, Banda était un mini-archipel situé 800 kilomètres plus au sud, l'unique endroit de la terre où poussait le muscadier. Les clous de girofle sont les boutons floraux séchés du giroflier ; frais, ils sont vert vif, doux et charnus. La noix de muscade est le noyau d'un fruit vert. Son nom vient de *nuces moschatae*, "noix qui sentent le musc".

En allant à Ternate et Tidore en avion, on prend la mesure de leur petitesse. Ces deux îles volcaniques rondes de quelques kilomètres de diamètre, tout au plus, brillent comme deux boutons de manchette vert émeraude sur la manche de l'océan Pacifique. Leurs versants fertiles sont couverts de manguiers, de cocotiers, de girofliers entre lesquels volent des oiseaux de paradis.

"Les Néerlandais ont débarqué à Ternate. Ils ne sont pas venus par Jakarta, qui n'existait pas encore. Ils n'ont pas commencé par conquérir Java. C'est ici qu'a eu lieu leur premier contact avec l'Indonésie. Ils ont fait leur apparition après les Portugais." Husain Syah parle l'indonésien le plus élégant que j'aie jamais entendu. Il faut dire qu'il est sultan de Tidore, et à ce titre l'un des derniers souverains traditionnels d'Indonésie. Bien que leur pouvoir politique soit en réalité plutôt symbolique, la république reconnaît officiellement leur position et ils jouissent d'un grand prestige auprès du peuple. Nous nous entretenons dans l'imposante salle de réception de son palais, au sol de marbre blanc. Un serviteur nous a apporté du thé et des gâteaux. Le sultan Husain est un homme particulièrement sympathique et intelligent, passionné d'histoire. "Nous oublions parfois que notre existence provient du passé et que l'Histoire est la mère qui nous a donné la vie. Nous devons la chérir." Il me raconte comment les Portugais, les Espagnols, les Britanniques et les Néerlandais ont essayé de prendre pied dans l'archipel. Le fort que les Néerlandais ont construit en 1607 à Ternate a servi quelque temps de siège central à l'ensemble de la VOC<sup>2</sup>. "Ils se sont installés ici, et c'est d'ici qu'ils ont décidé de mettre en place leur centre administratif à Batavia, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Jakarta<sup>3</sup>."

Le sultan dit vrai. Les forts permettaient d'acheter massivement les matières premières et de les emmagasiner sur place, mais ils étaient vraiment très éloignés des principales routes commerciales. En 1619,

Jan Pieterszoon Coen, le commandant en chef des opérations néerlandaises en Asie, décidait de transférer le quartier général de la VOC des Moluques vers l'ouest de Java, à plus de trois mille kilomètres en direction de l'occident. Le modeste port de "Jayakarta", sur la côte nord de la grande île, lui semblait convenir. Il se trouvait à un carrefour de routes maritimes, disposait d'une bonne rade et pouvait fournir de l'eau potable et du bois en abondance : un cadre idéal pour réparer des navires, stocker des biens, offrir du repos aux équipages et préparer de nouvelles traversées<sup>4</sup>. Coen en chassa les Anglais, qui y possédaient un poste commercial, et réduisit en cendres la petite bourgade. Batavia était née. Ce ne devait pas être la base de départ d'une conquête de Java, bien au contraire. Coen regardait du côté de la mer et vivait le dos tourné à l'île. Il souhaitait avoir le moins possible de contacts avec les deux sultanats autochtones – Banten à Java-Occidental et Mataram à Java-Central et Java-Oriental. On interdisait même aux Javanais de s'installer à Batavia, de peur de voir éclater des révoltes.

Comment faire de ce lieu déserté, ce tas de ruines calcinées et fumantes, une florissante plaque tournante du commerce mondial ? La réponse était simple : en important des esclaves, des milliers d'esclaves. On a tort d'associer exclusivement l'esclavage au commerce entre l'Afrique et l'Amérique. En Asie les marchés aux esclaves étaient une pratique séculaire, dont la VOC a fait un large usage<sup>5</sup>. À la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un esclave coûtait environ neuf florins<sup>6</sup>. On estime qu'entre 1600 et 1900 il s'est vendu quelque 600 000 esclaves, soit à peine moins que la part néerlandaise de la traite transatlantique<sup>7</sup>. Un quart de ces esclaves venait de Bali, les autres du reste de l'archipel, des Philippines, de l'Inde, de Madagascar ou même du continent africain. Ils étaient achetés, enlevés, volés, capturés après des guerres ou des catastrophes naturelles – éruptions volcaniques, cyclones et tsunamis s'abattaient sur l'archipel à intervalles réguliers. D'autres étaient réduits en esclavage faute d'avoir pu payer leurs dettes. À la différence de la situation aux Amériques, il y avait parmi eux beaucoup plus de femmes et les esclaves étaient principalement employés dans les villes, moins dans les plantations<sup>8</sup>. Dans la chaleur humide et écrasante de Batavia, ils creusaient des canaux, bâtissaient des entrepôts, calfataient des bateaux ou construisaient un fort. Les femmes réduites en esclavage effectuaient des travaux ménagers ou servaient de concubines. Certains officiers de la VOC possédaient jusqu'à 300 esclaves et s'en vantaient ouvertement. Vers la fin de ce qu'on appelle le "Siècle d'Or" hollandais<sup>a</sup>, Batavia comptait 27 000 habitants, dont la moitié d'esclaves<sup>9</sup>.

a. Le xvii<sup>e</sup> siècle, en particulier ses trois premiers quarts.

Pouvaient-ils savoir que leur ville tirait son nom des Bataves, ces ancêtres des Néerlandais à l'époque romaine, redoutés pour leur amour de la liberté ?

On appelait Batavia "la reine de l'Orient". Avec ses canaux, ses moulins et ses ponts-levis, elle ressemblait à une version tropicale d'Amsterdam. La ville n'avait pas pour fonction d'être la capitale des Indes néerlandaises – il n'existait encore rien de tel – mais le point nodal d'un empire commercial oriental qui s'étendait du Cap à Nagasaki. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, la VOC, "l'Estimable Compagnie", possédait la plus grande flotte de commerce d'Europe. Elle avait des dizaines de comptoirs en Afrique australe, dans l'océan Indien, dans la péninsule Arabique, le long du golfe Persique, sur les côtes de l'Inde et du Sri Lanka, dans toute l'Asie du Sud-Est, le long de la côte méridionale de la Chine et, en passant par Taiwan, jusqu'au Japon – mais aucun territoire continu. Au Cap, colonie fondée par Jan van Riebeeck en 1652, les navires de la VOC pouvaient embarquer des légumes frais et des citrons, destinés à réduire le risque de scorbut. Au Japon, les Pays-Bas sont restés durant deux siècles le seul partenaire commercial étranger toléré. Entre ces deux pôles, la Compagnie commercialisait dans toutes les directions des épices, de l'étain, de l'argent, du bois de santal, du camphre, du coton, de la soie, du riz, des coquillages, de l'opium et des esclaves. Dans l'archipel, elle utilisait comme intermédiaires d'innombrables marchands chinois. Batavia avait le plus grand marché d'esclaves de toute l'Asie du Sud-Est<sup>10</sup>.

De longues routes commerciales et de petites citadelles. Mais de temps à autre, on était bien obligé d'intervenir. Le succès de la VOC dépendait en effet de sa capacité à monopoliser le commerce des épices, au besoin par la force. Les producteurs des Moluques n'avaient le droit de vendre leurs épices à personne d'autre qu'à la VOC, et ce contre un prix maximum. Ce n'était pas très attrayant. De 1619 à 1629, Coen exerça son pouvoir de gouverneur général à partir de Batavia. Lorsqu'on s'aperçut en 1621 que Banda, au mépris des accords passés, continuait de livrer de la noix de muscade à d'autres pays et à d'autres compagnies, Coen y envoya une expédition punitive : la population de l'île fut massacrée, entre 10 et 15 000 personnes trouvèrent la mort, et les terres ainsi libérées furent attribuées à des employés de la VOC, qui les firent travailler par des milliers d'esclaves fraîchement importés. Aujourd'hui nous avons un nom pour qualifier de tels agissements : un génocide. Le génocide de Banda marqua la transition d'un projet purement mercantile vers un projet plus territorial. C'était la première fois que la VOC prenait possession non pas d'un poste de commerce, mais de terres agricoles.

### Carte 9 : Comptoirs et établissements de la VOC au XVII<sup>e</sup> siècle



Les méthodes de Coen étaient impitoyables. À Amboine, en 1623, il n'avait pas hésité à faire torturer et assassiner une dizaine d'Anglais qui contrecarraient ses projets. En 1625, lorsqu'on découvrit que l'île voisine de Céram s'était mise à produire des clous de girofle et à les vendre à des tiers, il fit abattre tous les giroffiers, au nombre de trente-cinq mille – il faut douze ans à un arbuste nouvellement planté pour porter des fruits. Il importait de bien comprendre, écrivait-il à ses mandants à Amsterdam, “que le commerce ne peut se maintenir sans la guerre, ni la guerre sans le commerce<sup>11</sup>”. De son vivant même, sa politique lui attirait de vives critiques. Son prédécesseur immédiat Laurens Reel<sup>a</sup> blâmait “tous les procédés injustes, voire barbares” que la VOC croyait devoir employer. “Sur des mers désertes, des terres désertes et avec des morts, il est impossible de faire des profits<sup>12</sup>.” Et à Amsterdam, le directoire même

a. Laurens Reel (1583-1637), juriste et humaniste, préconisait une politique plus modérée vis-à-vis des concurrents anglais et des populations locales.

de la VOC, composé de 17 messieurs fumeurs de pipe, colletés de fraises blanches et férus de phrases aux tournures baroques, aurait sans doute préféré que la conquête des monopoles se fasse en versant moins de sang, mais on n'en continuait pas moins à soutenir sans réserve ce Coen, qui n'avait pas son pareil pour engranger des bénéfiques.

À la longue, la VOC s'est mise à manier la hache plus souvent qu'à manœuvrer la voile. Après 1650, la Compagnie a fait abattre pas moins des *trois quarts* de *tous* les giroffiers poussant sur *l'ensemble* de l'archipel des Moluques, pour empêcher n'importe quel concurrent d'en faire ses choux gras. Les îles et les villages qui s'obstinaient à en planter étaient impitoyablement incendiés et dévastés. À Java, la Compagnie réussit à annexer la bande côtière septentrionale, qui comprenait plusieurs excellents ports. Les ports de Malacca et de Sumatra étaient aussi l'enjeu d'âpres luttes. La fringale de terres prenait parfois des formes bizarres. En 1667, après des années de luttes épuisantes, les Anglais étaient enfin prêts à échanger Run, une minuscule île à noix de muscade des environs de Banda qui faisait à peine quatre kilomètres carrés, contre un autre lopin de terre hollandais : la Nouvelle-Amsterdam, la future Manhattan ! Cette île, sur la frange occidentale de l'océan Atlantique, était seize fois plus étendue, mais rien n'y fit : c'était un bout de terre marécageuse et il n'y poussait pas d'épices. Ils ne pouvaient pas le savoir, mais ils étaient en train d'échanger l'endroit du monde où, aujourd'hui, le mètre carré vaut le plus cher, contre quelques muscadiers poussant sur une île tropicale chétive et déserte, perdue dans la mer de Banda.

Après 1700 débute une nouvelle phase. À cette époque, la VOC règne en maître sur l'archipel, où elle est le principal acteur européen. La concurrence a été éliminée, le monopole consolidé, le réseau de ports étendu, les intermédiaires chinois intégrés, et le chiffre d'affaires est des plus satisfaisants. Mais c'est alors que se produit une chose que personne n'a prévue : les épices se démodent. À Paris apparaît *la nouvelle cuisine française\**, une façon de cuisiner qui ne jure plus que par des saveurs pures et naturelles afin de rendre l'expérience culinaire plus subtile et la digestion plus légère. Encore un plat de venaison baignant dans les clous de girofle, la noix de muscade et la cannelle ? Non, merci bien. "En France, aujourd'hui, les épices, le sucre et le safran sont interdits", affirme le *Nouveau dictionnaire\** de 1776<sup>13</sup>. Les truffes, les huîtres, le homard, le ris de veau et le foie gras font leur apparition, on invente le champagne : de nouvelles denrées sophistiquées qu'on n'allait pas gâter en les noyant dans une lourde marinade aux épices. Toute l'aristocratie européenne adopte la nouvelle mode. La VOC s'est battue pendant un siècle pour s'assurer des monopoles commerciaux lucratifs et, à présent qu'elle les a enfin acquis, les épices ont cessé d'être un mets exquis, elles sont devenues vulgaires.

N'existait-il pas d'autres produits ? Les Néerlandais ont eu de la chance dans leur malheur. En même temps que la nouvelle cuisine se développait en Europe l'intérêt pour de nouveaux produits de luxe coloniaux : le café, le thé, le sucre, le tabac et le cacao. Au début, les aristocrates étaient encore les seuls, dans le raffinement de leurs salons rococo, à déguster les nouvelles boissons chaudes en levant le petit doigt et à priser les tabacs fins (fumer, c'était bon pour la plèbe), mais la classe moyenne citadine n'allait pas tarder à suivre leur exemple<sup>14</sup>. Dans toutes les villes européennes apparut ce qu'on appela des "cafés", ces établissements où on venait en boire. Leurs cartes proposaient fièrement les nouvelles boissons, café, thé et chocolat chaud, et les nouvelles friandises à base de sucre et de cacao : la pâtisserie moderne était née. Le cacao venait d'Amérique centrale, mais tout le reste poussait en Asie du Sud-Est. La VOC avait démarré la culture du café et du thé à Java-Occidental en 1707 ; en l'espace de vingt ans, elle était devenue le premier producteur de café au monde, devant la péninsule Arabique. À partir de 1725, elle détenait entre la moitié et les trois quarts du commerce mondial du café. Les Chinois qui s'étaient installés à Batavia s'étaient entre-temps reconvertis dans la culture de la canne à sucre aux environs de la ville. Eux aussi enregistraient de gros bénéfices. Le centre de gravité économique s'était déplacé des Moluques vers Java et Sumatra.

Mais la culture de ces nouvelles espèces exigeait de la terre, beaucoup de terre. Il ne s'agissait plus désormais de ports et de vergers, mais de territoires agricoles étendus. Toute la région entourant Batavia fut mise en culture. De grands domaines privés produisaient du riz, du coton et de la canne à sucre. Dans l'intérieur de l'île, la VOC conquérait sur les seigneurs locaux des parts toujours plus importantes du territoire. Vers 1750 elle avait déjà en main la moitié de Java. Des parties de Sumatra, de Bornéo et de Célèbes furent annexées à leur tour, à côté d'îles plus petites telles que Madura, Sumbawa et Sumba. La Compagnie exerçait l'autorité suprême sur certains de ces territoires, mais la plupart demeuraient aux mains des souverains autochtones, qui s'accommodaient de la domination néerlandaise en échange d'une dotation. Le mariage de raison entre la noblesse locale et le pouvoir colonial était scellé, et il allait durer des siècles.

Batavia s'était développée au point de devenir une ville de 120 000 habitants, dont seulement 7 000 Européens. Mais tout n'y allait pas sans problèmes. Depuis 1733, des milliers d'habitants succombaient à des fièvres inexplicables. Plus de la moitié des employés de la VOC mouraient dans l'année suivant leur arrivée, ce qui équivalait, vers la fin du siècle, à quelque 85 000 décès. Il fallait sans arrêt importer du personnel nouveau, source d'énormes charges budgétaires. Les coquets bénéfices d'antan s'étaient transformés en dettes. Personne n'en connaissait la cause, mais Batavia se taillait peu à peu la réputation de ville la plus insalubre du monde. Il fallut attendre le xx<sup>e</sup> siècle pour en comprendre la raison : le creusement de viviers pour la pisciculture dans

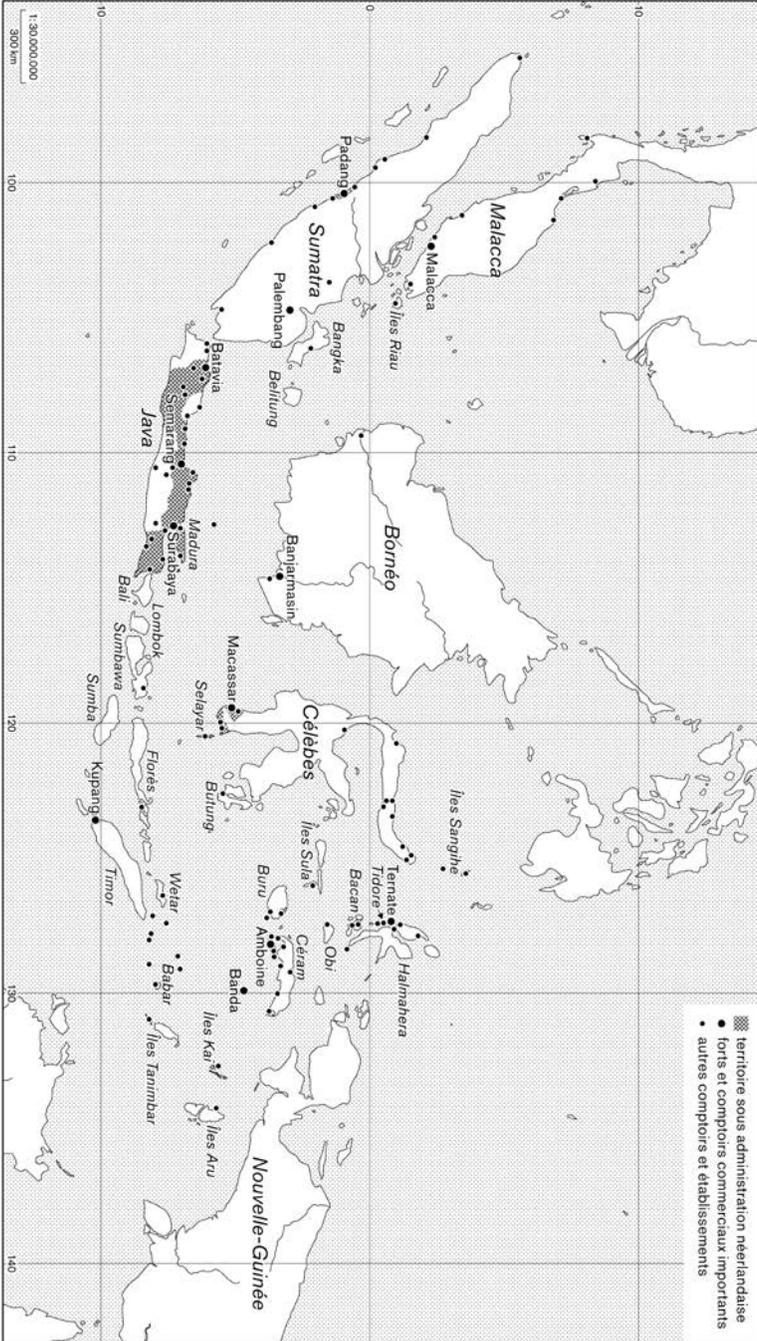
les terres marécageuses au nord de la ville avait créé des conditions de vie idéales pour le moustique porteur de la malaria<sup>15</sup>.

Lorsque le marché international du sucre s'effondra à son tour sous l'effet de la concurrence des Caraïbes et du Brésil, l'agitation monta parmi les travailleurs chinois des plantations de canne à sucre environnantes. À Batavia, la crainte d'une révolte chinoise commença à gagner du terrain, attisée notamment par la VOC. En 1740, après quelques escarmouches, les Néerlandais massacrèrent pendant trois jours à peu près tous les Chinois présents à Batavia, sans faire de distinction entre des ouvriers agricoles infiltrés dans la cité et des négociants ou artisans du centre-ville, parfaitement étrangers aux troubles. Il y avait parmi eux des forgerons, des ébénistes, des aubergistes ou des exploitants de maisons de thé. Les estimations oscillent entre 4 000 et 12 000 morts. Ce fut la plus grande tuerie de masse depuis l'extermination des habitants de Banda en 1621 et, malheureusement, ce ne serait pas la dernière fois que la communauté chinoise servirait de bouc émissaire. En situation de classe moyenne typique entre l'administration européenne et la population indigène, la communauté chinoise était structurellement prise en tenaille entre la défiance des supérieurs et la jalousie des inférieurs.

L'administration de ce territoire en pleine expansion devenait elle-même plus lourde et plus coûteuse, surtout avec tous ces décès dus à la malaria. La VOC devait installer et répartir une masse croissante de personnel à travers l'archipel, les effectifs atteignaient 35 000 hommes en 1750<sup>16</sup>. Les dépenses augmentaient de façon considérable, la charge de la dette aussi, et la corruption s'aggravait d'année en année dans des proportions alarmantes. Comment contrôler tous ces employés en poste au fin fond de l'île ou aux quatre coins de l'archipel ? En outre, le botaniste français Pierre Poivre avait réussi en 1770 à introduire en contrebande à l'île Maurice des jeunes pousses de muscadier. Désormais, la VOC se voyait aussi privée de ce vieux monopole. Et pour comble de malheur, les Anglais avaient repris la guerre contre les Pays-Bas à partir de 1780 et bloquaient les liaisons maritimes avec Batavia. La faillite était inéluctable : le 31 décembre 1799, la Compagnie jadis si rentable était dissoute. L'État néerlandais reprenait l'entreprise avec son actif et son passif, qui s'élevait à 134 millions de florins, soit un quart de la dette publique. L'État néerlandais, c'était depuis peu la "République batave". L'ancienne république des Sept Provinces-Unies, dominée par la quasi-monarchie des Orange, venait de céder la place à un État unitaire inspiré de la Révolution française. Une page était tournée.

Il avait paru séduisant de doter une entreprise commerciale telle que la VOC de moyens politiques et militaires en vue d'imposer des monopoles lucratifs, mais dans la pratique cela s'était avéré intenable : quand chaque navire doit embarquer des canons et des soldats, quand chaque dépôt doit être aussi un fort, quand il faut se battre pour chaque port, quand des monopoles conquis de haute lutte s'avèrent tout à coup sans

Carte 10 : Expansion de la VOC  
au XVIII<sup>e</sup> siècle



valeur, quand il faut cultiver soi-même une part grandissante des denrées proposées à la vente, quand une moitié du personnel succombe dès son arrivée et que l'autre se remplit les poches, alors cela devient une affaire ruineuse, cette "estimable" compagnie commerciale.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, le second siècle de la VOC, avait commencé par un nouveau départ prometteur – le café était le nouveau clou de girofle – mais les anciens succès n'avaient jamais été égalés. Cela avait entraîné dans l'archipel une sorte de vacance du pouvoir, que d'autres acteurs s'efforçaient de combler : les Anglais, les Arabes, les pirates, les commerçants bouguinais de Célèbes, mais aussi et surtout les Chinois, qui n'avaient cessé de gagner en importance durant la seconde moitié du siècle<sup>17</sup>. Les Pays-Bas n'avaient pas encore constitué un quart du puzzle qu'il tombait déjà en morceaux.

La troisième phase du puzzle ne dure pas longtemps (de 1800 à 1816), mais elle est d'une grande importance. Pour la première fois, l'ancien empire commercial est converti en une structure qui commence à ressembler à une colonie classique, du moins sur le papier. Cependant les débuts montrent plutôt un émiettement. La République batave, étant devenue en 1804 un État vassal de la France, se retrouve soudain en position d'ennemie face à l'Angleterre et perd un grand nombre de ses comptoirs d'outre-mer : Le Cap, Ceylan, Malacca, les côtes de l'Inde et de multiples îles de l'archipel. Tout bien considéré, les Pays-Bas ne conservent plus guère en Asie du Sud-Est que Java et quelques points d'appui à l'extérieur. Jusqu'en 1806, la situation évolue peu mais à ce moment, Napoléon intervient directement : il transforme la République batave en royaume de Hollande et y installe sur le trône son frère Louis-Napoléon<sup>a</sup>. Pour remettre de l'ordre à Java, surtout en prévision d'une éventuelle attaque anglaise, le roi envoie à Batavia Herman Willem Daendels. Un choix qui s'imposait, car Daendels était peut-être le plus grand francophile des Pays-Bas : docteur en droit, admirateur des Lumières, ardent patriote<sup>b</sup>. Après une tentative avortée d'expulsion des Orange, il s'était réfugié à Paris, où il était aux premières loges pour assister à la Révolution française. Ayant gravi les échelons dans l'armée de la France révolutionnaire, il était revenu aux Pays-Bas en 1795 avec le grade de général pour y fonder la République batave. Difficile de trouver plus loyal.

Il arrive à Batavia le 1<sup>er</sup> janvier 1808 et fait exactement ce qu'on attendait de lui : il renforce ce qui reste des troupes de la VOC, quelque 9 000 hommes, et constitue une armée aguerrie de 20 000 hommes, grossie de nouveaux soldats originaires de Java, de Bali, de Célèbes et

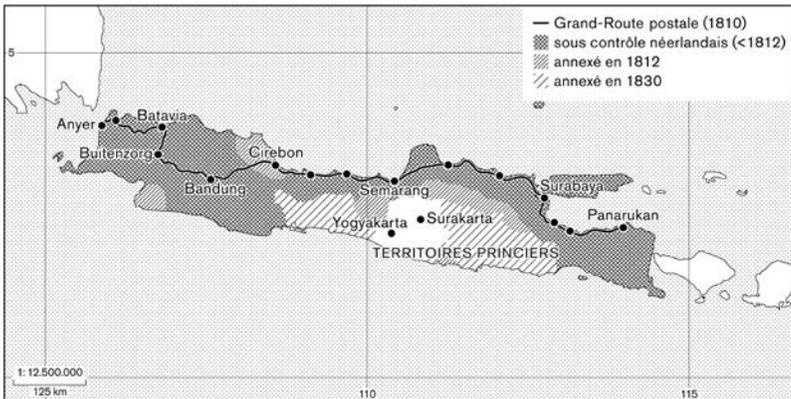
a. Louis-Napoléon Bonaparte, 1778-1846, roi de Hollande de 1806 à 1810.

b. Les "patriotes" néerlandais, citoyens inspirés par la révolution américaine, réclamèrent à partir de 1780 une démocratisation de la vie publique des Provinces-Unies et s'opposèrent au dernier stadhouder, Guillaume V d'Orange. Battus militairement en 1787, beaucoup d'entre eux trouvèrent refuge en France.

d'Amboine. Il fait construire des casernes, des poudreries, des arsenaux et des hôpitaux, fortifie le port de Surabaya et déplace le centre de Batavia de quelques kilomètres vers l'intérieur des terres, dans un cadre plus sain. Mais ce n'est pas tout. De même que Napoléon a fait construire des routes et aménager des voies navigables sur le continent européen pour contourner le blocus maritime des Anglais, Daendels fait percer à Java, d'est en ouest, une route parallèle à la côte en vue d'acheminer plus rapidement les messages et les troupes : la Grand-Route postale. Cette impressionnante voie de communication, longue d'un bon millier de kilomètres, est achevée en moins d'un an. On estime que son percement a coûté la vie à 12 000 travailleurs forcés<sup>18</sup>. Mais elle permettait d'aller de Batavia à Semarang, par exemple, en trois ou quatre jours au lieu de dix précédemment. Aujourd'hui encore, cette route reste la principale artère de Java.

Napoléon avait subdivisé la France en départements ou préfetures ? Daendels a partagé l'île de Java en neuf préfetures. Napoléon se considérait comme l'héritier des idéaux de *liberté, égalité, fraternité*\* ? Daendels a amélioré le sort des esclaves. Napoléon insistait sur l'importance de l'enseignement ? Daendels était d'avis que les enfants javanais devaient être scolarisés. Napoléon détestait le féodalisme de *l'ancien régime*\* ? Daendels a réglé leur compte aux sultans et autres aristocrates de l'île. Napoléon préconisait une gestion rationnelle de l'économie nationale ? Daendels a assaini l'agriculture, la sylviculture et la gestion des ressources en eau – il a même créé une inspection générale des plantations de café. Avec son élan révolutionnaire, mais aussi ses penchants dictatoriaux, il s'est attiré le surnom de "Napoléon de Batavia". Ce que Daendels a apporté à Java, c'est tout simplement le concept de l'État moderne. Élément crucial de ce concept : Daendels avait la conviction que tout le territoire appartenait en principe à l'État<sup>19</sup>.

**Carte 11 : La Grand-Route postale et l'annexion des territoires princiers**



Les royaumes javanais subsistants, avec leurs sultans et leurs princes, étaient à ses yeux des anachronismes, sources d’oppression des populations et obstacles à la modernité. Il brisa le pouvoir de l’aristocratie à Cirebon et à Banten<sup>a</sup>. Il partit même en expédition à Surakarta (également connue sous le nom de Solo, comme on le verra à certaines citations) et à Yogyakarta, deux villes de Java-Central, vestiges de l’ancienne splendeur du sultanat de Mataram, dont les souverains locaux continuaient à recevoir des Néerlandais une confortable dotation. À propos du sultan de Yogyakarta, il écrivait personnellement à Napoléon : “Je lui ai ôté sa couronne et j’ai donné le gouvernement à l’un de ses fils, [...]. J’ai profité de cette circonstance pour annexer à nos provinces quelques districts qui étaient le plus à notre convenance et j’ai aboli une espèce de tribut de 10 000 piastres que le gouvernement lui payait annuellement. Il en était payé un pareil à l’empereur de Solo (*susuhunan*<sup>b</sup> de Surakarta), lequel j’ai également supprimé. J’ai enfin établi avec le nouveau sultan nos relations de commerce et politiques sur un pied qui doit nous produire de très grands avantages<sup>20c</sup>.”

En un mot, Daendels n’était pas homme à perdre du temps. Mais tous ses efforts n’ont pu empêcher les Anglais de mettre en place un blocus maritime de Java en 1809. Un an plus tard, Napoléon annexait l’ensemble des Pays-Bas à la France. Dès lors, Java devenait officiellement une colonie française. “Habitants de l’île de Java, proclamait alors Napoléon, vos intérêts sont devenus ceux de l’Empire français. Mon premier soin en vous recevant au nombre de mes sujets a été de préserver cette florissante colonie de la dévastation dont la jalousie de l’Angleterre la menace depuis longtemps. Les Français, dont vous êtes aujourd’hui les frères, viennent se réunir à vous pour la défense de vos possessions. Vos amis, vos alliés sont devenus vos concitoyens [...]. Princes et peuples de Java, votre religion, vos propriétés, vos lois et vos mœurs seront respectées. [...] Nous désirons des amis et non des esclaves. [...] Je confirme tous les traités que la Hollande a faits avec vous. Armez-vous contre vos ennemis, soyez fidèles et vaillants. Je serai pour vous un généreux protecteur<sup>21d</sup>.”

Fort de ces paroles pleines de panache, Daendels n’avait plus qu’à hisser le drapeau tricolore français : celui-ci avait beau ressembler à un drapeau néerlandais qu’on aurait fait pivoter d’un quart de tour, il ne fut pas accepté de bon cœur par beaucoup de Néerlandais. Mais il y avait plus grave : en 1811, les Anglais avaient débarqué à Java et avec une armée de

a. À l’époque coloniale, les provinces considérées s’appelaient respectivement Chérifon et Bantam.

b. “Seigneur des seigneurs” ou “roi des rois” en javanais.

c. Texte français cité d’après Joël Eymeret, “Les archives françaises au service des études indonésiennes : Java sous Daendels (1808-1811)”. Cf. [www.persee.fr/doc/arch\\_0044-8613\\_1972\\_num\\_4\\_1\\_1021](http://www.persee.fr/doc/arch_0044-8613_1972_num_4_1_1021)

d. *Ibid.*

12 000 hommes, ils étaient en train de prendre toute l'île. Il y avait beau temps que la "francisation" de Java suscitait leur ire. Face à eux, les troupes de Daendels ne faisaient pas le poids. Le nouvel homme fort de l'île s'appelait Thomas Stamford Raffles et, quoique Britannique, il était tout aussi pénétré que Daendels des idéaux des Lumières et, si possible, encore plus intrépide. La colonie devait avoir une continuité territoriale, des frontières sûres et une administration centralisée. Il continua à saper le pouvoir de l'aristocratie locale, et limita à Java-Central l'existence de quelques principautés indépendantes. Et comme la terre qui appartenait autrefois aux princes était désormais propriété de l'État, tout paysan devait céder en principe, à titre de fermage, entre un quart et la moitié de sa récolte. Dans la pratique, la mesure n'était pas appliquée avec autant de rigueur, mais l'introduction de ce système fiscal constituait un pas décisif dans la structuration de la colonie : l'administration intervenait de plus en plus dans la vie des habitants. L'État en venait même à réglementer la façon de se déplacer : sur la Grand-Route postale et les autres voies de communication, Raffles ordonna aux cavaliers et aux cochers de circuler sur la voie de gauche, comme en Angleterre. Jusqu'à nos jours, cette règle du Code de la route est plus ou moins respectée : l'Indonésie est l'une des très rares anciennes colonies où l'on ne roule pas sur la même moitié de chaussée qu'en métropole. L'infatigable Raffles écrivit en outre le premier ouvrage d'histoire générale de Java, avant de se consacrer à un nouveau projet : la fondation de la ville-État de Singapour<sup>22</sup>. Voilà quel genre d'homme c'était.

Malgré la brièveté de leur passage aux affaires (trois ans pour Daendels, cinq pour Raffles), ce sont eux qui, avec une grande détermination, ont mis sur les rails le projet colonial. Ils ont miné le pouvoir de l'aristocratie, fait de l'État la nouvelle référence et initié le remplacement progressif de l'ancien régime politique par une administration moderne. Ils ont concentré leur attention presque exclusivement sur Java, mais les transformations qu'ils y ont engagées contenaient en germe toutes les évolutions ultérieures. Désormais, un patchwork inextricable de miniroyaumes féodaux était en train de disparaître au profit d'un domaine à l'administration homogène, composé de terres appartenant à l'État que l'on pouvait parcourir à cheval, fût-ce en restant sur la voie de gauche. Trois cent cinquante ans de domination néerlandaise ? Les véritables débuts ne sont pas le fruit d'une initiative néerlandaise, mais franco-britannique.

Quatrième maître du puzzle : le roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas. Ceux-ci avaient recouvré leur indépendance en 1813 et, après la défaite de Napoléon à Waterloo (1815), reçu du Congrès de Vienne une extension de territoire correspondant à la future Belgique. Ce royaume des Pays-Bas ne pouvait assumer correctement sa fonction d'État tampon contre la France que s'il récupérait ses possessions d'outre-mer. À cet

effet, l'Angleterre devait renoncer à ses récentes conquêtes, mais elle n'allait le faire qu'à contrecœur : elle se réservait Le Cap, Ceylan et les comptoirs de l'Inde, tandis que Java repassait sous administration néerlandaise. Dorénavant, on pouvait parler à bon droit d'Indes néerlandaises ; dorénavant, le mercantilisme de la VOC faisait place au colonialisme des Pays-Bas. La nouvelle constitution conférait au souverain tous les pouvoirs en matière coloniale<sup>23</sup>. Au début, Guillaume I<sup>er</sup> se borna à continuer sur la lancée de Daendels et de Raffles. Les terres restaient propriété de l'État et les paysans recevaient une parcelle en prêt de longue durée, en échange d'un fermage en nature. Dans les principautés de Java-Central, c'était la noblesse locale qui détenait le droit de louer la terre aux paysans. Lorsqu'il s'avéra que ce système donnait lieu à des abus et des extorsions, l'administration néerlandaise l'abolit. Le prince Diponegoro, fils aîné du sultan de Yogyakarta, entra en résistance contre cette suppression et ce fut le déclenchement de l'interminable guerre de Java (1825-1830), qui n'avait rien à voir avec une campagne militaire classique au sens napoléonien du terme : c'était un conflit asymétrique où Diponegoro avait opté pour une tactique de guérilla, exactement comme les combattants pour l'indépendance allaient le faire au xx<sup>e</sup> siècle.

De la part de l'ancienne aristocratie javanaise, la guerre de Java constitue l'ultime tentative de résistance à une domination étrangère. Elle s'est soldée par un échec : des territoires étendus de Java-Central ont été intégrés à la colonie, seul le sud est demeuré plus ou moins autonome, sous la forme de quatre principautés : Surakarta, Yogyakarta, Mangkunegaran et Pakualaman. La guerre a coûté la vie à 15 000 soldats gouvernementaux, dont 8 000 Européens. Du côté javanais, elle a fait probablement 200 000 victimes, un dixième au cours des combats, le reste du fait de la famine et des privations<sup>24</sup>. D'après ces chiffres, le conflit a même été un peu plus meurtrier que la guerre d'indépendance des années 1945-1949. Lorsque Diponegoro, au bout de tant d'années, s'est montré disposé à négocier avec les Pays-Bas, on l'a lâchement fait prisonnier et exilé à Célèbes. Banni à vie, il écrivait : "Les Néerlandais ont le cœur malfaisant<sup>25</sup>." Feindre de traiter d'égal à égal et tout de même humilier l'adversaire, c'est une faute que les gouvernants néerlandais allaient encore souvent commettre durant la *revolusi*. Rien d'étonnant à ce que Diponegoro soit devenu une icône de la lutte anticoloniale.

Pratomo, assis bien droit dans son fauteuil, me parle de sa vie. "Est-ce que ça se tient à peu près, l'histoire que je vous raconte ? demande-t-il soudain. Mes souvenirs sont tellement émiettés." Je le rassure d'un signe de tête. C'est fascinant, tout ce qu'il a à dire. Bien sûr, de temps en temps il s'arrête et fixe une phrase brusquement interrompue comme une tasse qu'il aurait laissée tomber par accident, mais à d'autres moments sa mémoire est d'une parfaite clarté. Et ce qu'il dit est toujours intéressant. À propos de son nom, par exemple : au complet, il s'appelle Raden Mas Djajeng

Pratomo. “Raden Mas est un titre de noblesse, à peu près l'équivalent de baron ou de vicomte.” Dans la vie courante, il ne semble pas y attacher grande importance ; il m'autorise à l'appeler simplement “Prat” comme tout le monde. “Je suis né à Sumatra, précise-t-il, mais en fait je viens de Java<sup>26</sup>.” Il est même originaire d'une des quatre dernières principautés, celle de Pakualaman au sud-ouest de Yogyakarta. Peut-être est-il même un lointain parent du prince Diponegoro ! Son arrière-grand-père était en tout cas le premier dans l'ordre de succession au trône mais, mécontent de l'ingérence croissante des Néerlandais et de l'immoralité qui régnait à la cour, il avait claqué la porte du palais<sup>27</sup>. Décision lourde de conséquences : Pratomo est le fils aîné du fils aîné du fils aîné de ce prince héritier. Il aurait pu être un souverain javanais, mais le voilà en train de mastiquer ses beignets dans une maison de retraite hollandaise, à Callantsog.

Revenons-en à cet autre souverain, Guillaume I<sup>er</sup>. Le roi des Pays-Bas fondait de grandes ambitions financières sur sa colonie, mais la guerre de Java avait coûté des sommes folles, le produit de l'impôt était insuffisant et, à sa grande frustration, un autre territoire conquis avait fait sécession dans l'été 1830 : la Belgique. De ce fait, le roi perdait les très intéressants revenus de l'industrie textile gantoise et de l'activité minière wallonne. Jusqu'en 1839 il engloutit beaucoup d'argent dans la poursuite acharnée de sa guerre contre la Belgique. Sans aucun succès. Comment compenser ce manque à gagner ? Grâce aux colonies. “Si je ne parviens pas à défendre mon royaume, avait-il grommelé un jour, je laisserai inonder la Hollande et je partirai aux Indes<sup>28</sup>.” Ce que la Belgique ne fournissait plus, les Indes devaient y suppléer. L'exploitation oppressive de la population indonésienne qui s'ensuivit était la conséquence indirecte de l'aspiration des Belges à la liberté.

Le roi réorienta drastiquement les impôts coloniaux : au lieu de prélever chaque fois une fraction de la récolte, il obligea une partie de la population autochtone à cultiver des espèces génératrices de profits à l'exportation. C'est ce qu'on a appelé le “système des cultures”. Les paysans devaient ensemercer 20 % de leur terre en espèces végétales (les “cultures”) que le gouvernement, par l'intermédiaire de la Compagnie commerciale des Pays-Bas, pouvait écouler sur le marché boursier des matières premières à Amsterdam en réalisant de gros bénéfices. Ceux dont la terre n'était pas assez fertile devaient effectuer chaque année au moins soixante-six jours de “corvée”, un terme d'allure médiévale recourant des tâches exécutées à titre gracieux pour le compte des autorités, ce qui en réalité ne différait guère de travaux forcés. En conséquence, un très grand nombre de pauvres paysans javanais se voyaient tout à coup contraints de produire, à côté de leurs cultures vivrières traditionnelles – patates douces, noix de coco, papayes, riz –, du café, du thé, du tabac, du sucre, du quinquina et de l'indigo, denrées qui ne leur servaient pas à grand-chose, voire à rien du tout. Pour cette production, ils recevaient

un salaire, mais comme l'impôt foncier augmentait chaque année, leur marge bénéficiaire demeurait très faible. Ceux qui profitaient du système, en revanche, étaient les entrepreneurs chinois et européens des campagnes, qui effectuaient la première transformation des produits (pressage des cannes à sucre, séchage du thé et du tabac). Mais les plus gros profits, on les enregistrait en Europe. Plus on était haut placé dans l'échelle sociale, plus on gagnait gros.

La perception de ce nouvel impôt en nature supposait l'existence d'une administration territoriale. Le gouverneur général, assisté par le Conseil des Indes, nomma partout des fonctionnaires européens. Le rang le plus élevé était constitué par les "résidents" et les "assistants-résidents". Ils étaient placés à côté, et plus tard, dans la plupart des cas, au-dessus des chefs locaux, les aristocratiques dirigeants d'autrefois, qui recevaient désormais le titre de "régents". On en nomma 68 à Java<sup>29</sup>. Ils jouissaient toujours d'un grand prestige auprès de la population autochtone. Le grand-père de Pratom, par exemple, fils du prince héritier démissionnaire, était devenu régent de Wates, un territoire situé au sud de Yogya. Ce devait être un personnage imposant. Il se déplaçait à cheval et ses petits-enfants, au nombre desquels le jeune Pratom, devaient s'agenouiller humblement devant lui, les mains croisées sur la poitrine, et se retirer à reculons à l'issue de l'entrevue. On savait encore montrer du respect ! Et la culture allait de soi : Pratom avait été initié aux arcanes de la danse javanaise traditionnelle. Les régents vivaient souvent dans l'opulence, mais leur pouvoir réel était subordonné à celui des représentants de l'autorité coloniale. L'administration des Indes néerlandaises était donc par essence bicéphale : résident et régent. En principe, le résident (ou l'assistant-résident) contrôlait le régent javanais, mais dans la pratique les rapports étaient bien souvent inversés. Le fonctionnaire néerlandais était généralement jeune et encore peu expérimenté, il ne disposait pas de réseau local et ne restait que quelques années en poste, tandis que le régent javanais était plus âgé et enraciné dans sa région, sa famille et son prestige. Comment associer un tel personnage à cette création typiquement hollandaise, le système des cultures ? La solution était simple : en lui offrant un bonus. En calculant une partie de son traitement en fonction du volume de la récolte qu'il aurait obtenue, on augmenterait la productivité. Sans doute ces bonus ont-ils pu susciter çà et là un regain de zèle administratif, mais c'était aussi la porte grande ouverte à tous les abus. Nombre de régents ont pressuré sans pitié la population de leur ressort pendant des décennies. De 20 % de la terre, on n'a pas tardé à passer à 40 %. Les soixante-six jours de travail gratuit au service du colonisateur ont bien vite augmenté jusqu'à 200. Le système des cultures instauré par Guillaume I<sup>er</sup> a assuré aux Pays-Bas de très hauts revenus, et continué à le faire durant des décennies après la fin de son règne en 1840 : d'après les estimations, il a rapporté 823 millions de florins entre 1831 et 1877, ce qui, sur base annuelle, représentait souvent plus de la moitié du produit total

de l'impôt<sup>30</sup>. Avec l'Espagne, les Pays-Bas étaient le seul pays à exploiter sa colonie de façon aussi directe<sup>31</sup>. Dans les années 1850, le système des cultures ne fournissait pas moins d'un tiers des recettes de l'État néerlandais, et l'on n'en faisait pas mystère<sup>32</sup>. Dans son discours du trône de 1859, le roi Guillaume III mettait en avant "la situation extrêmement satisfaisante des finances publiques" et reconnaissait que celle-ci "[était] très largement le fruit des avantages procurés au Royaume par ses possessions des Indes orientales<sup>33</sup>". Mais au même moment, ses sujets des colonies subissaient une paupérisation dramatique. La famine sévissait dans une des régions les plus fertiles du globe. Des fièvres endémiques avaient ravagé Java-Central dans les années 1846 et 1847, causant la mort de dizaines de milliers de personnes<sup>34</sup>. Les années 1851 et 1864 avaient connu des flambées de propagation du choléra<sup>35</sup>. Les infrastructures de santé publique étaient à peu près inexistantes.

C'est contre cette détresse criante qu'un fonctionnaire colonial rayé des cadres écrivit dans une mansarde bruxelloise une diatribe cinglante, reconnue aujourd'hui comme le plus grand roman d'expression néerlandaise du XIX<sup>e</sup> siècle : *Max Havelaar* de Multatuli, publié en 1860<sup>36</sup> a. Depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle constitution de 1848, la politique coloniale avait cessé d'être le hobby personnel du souverain pour devenir une affaire publique : elle était désormais de la compétence du gouvernement et du Parlement. Les journaux en discutaient, les citoyens s'en mêlaient<sup>37</sup>. Et Multatuli – pseudonyme d'Eduard Douwes Dekker – le faisait avec verve. Ou plutôt, pour reprendre la formulation d'un contemporain : "avec une fougue, une ardeur, une passion, une indignation, une haine impitoyable contre le système, qui semblent enfin tirer les Pays-Bas de leur léthargie<sup>38</sup>". Son livre était un assemblage hétéroclite de récits, de lettres, de harangues, de réflexions, d'essais, de poèmes et de satire, mais s'il toucha le cœur des lecteurs néerlandais, c'est sans doute avant tout par la parabole de Saïdjah et Adinda, le couple d'amoureux dont la vie est déchirée, puis anéantie par la politique coloniale. C'était une histoire d'humiliation et de paupérisation, d'exploitation et de rancœur, et pour finir, de radicalisation et de révolte. C'était l'équivalent néerlandais de *La Case de l'oncle Tom*, coulé dans le moule grandiose et chaotique de *Moby Dick*, écrit de la plume alerte, caustique et spirituelle d'un Maupassant ou d'un Tourgueniev.

Rarement un seul livre, un unique volume, aura autant occupé les esprits<sup>39</sup>. Le leader socialiste Domela Nieuwenhuis lança à la "Seconde Chambre", la Chambre des députés au Parlement néerlandais, un appel à l'abolition des colonies, mais la plupart des représentants du peuple n'étaient pas prêts à aller aussi loin, pas même Multatuli, d'ailleurs<sup>40</sup>. L'opinion majoritaire était que le régime colonial devait s'humaniser et

a. *Max Havelaar ou les Ventes de café de la Compagnie commerciale des Pays-Bas*, Actes Sud ; Babel n° 31.

que le système des cultures était voué à disparaître. En 1860, les Pays-Bas abolissaient l'esclavage, bien après l'Angleterre (1833) et la France (1848), même s'il allait se maintenir encore longtemps dans les régions les plus reculées<sup>41</sup>. À partir de cette date, le système des cultures tant critiqué devait être remplacé par étapes : ce ne serait plus l'État, mais les capitaux privés qui domineraient l'agriculture. Désormais les entreprises privées néerlandaises étaient admises à emprunter des terres à l'État pour y installer des plantations. Ce que l'État perdait en revenus directs des cultures était largement compensé par de nouvelles recettes fiscales<sup>42</sup>. Les planteurs produisaient surtout du café, du tabac et du sucre à Java-Oriental, de l'indigo et du sucre à Java-Central, du thé et de l'écorce de quinquina à Java-Occidental. Outre les terres agricoles, l'État concédait à bail d'autres choses : des "fermes", c'est-à-dire de coûteuses licences qui permettaient à des entrepreneurs d'exercer à leur guise certaines activités. Le droit de vendre du sel ou de l'opium, par exemple, le droit d'exploiter un mont-de-piété ou une salle de jeu, le droit de prélever des octrois ou des taxes, le droit de commercialiser des arbres, des éponges, des perles et des nids d'hirondelles comestibles, et ainsi de suite. Les commerçants chinois, surtout, en faisaient un large usage. Ces "fermes" représentaient une source considérable de revenus pour la colonie<sup>43</sup>.

Cette quatrième phase du puzzle n'est plus centrée sur la seule île de Java. Après la mort de Guillaume I<sup>er</sup>, trois expéditions militaires de grande envergure ont visé Bali (en 1846, 1848 et 1849). Elles ont pu être menées parce que Guillaume I<sup>er</sup>, à l'issue de la guerre de Java, avait renforcé ses troupes afin de constituer l'Armée royale des Indes néerlandaises (KNIL), une véritable armée coloniale indépendante des forces armées néerlandaises. Les effectifs étaient composés d'Européens pour une petite moitié, le reste provenant d'Amboine, de Célèbes, de Madura, de Java et de Sumatra, et même d'Afrique de l'Ouest. Entre 1831 et 1872, quelque 3 000 soldats furent importés de ce qui est aujourd'hui le Ghana et le Burkina Faso. Les populations locales les appelaient *Belanda hitam*, "Hollandais noirs"<sup>44</sup> ! Cette armée de métier composite allait permettre de réprimer de petites rébellions locales à Java et de conquérir par étapes le reste de l'archipel. Le premier test d'importance se présenta à Bali. Les expéditions des années 1840 firent plus de 12 000 morts. La KNIL avait démontré sa puissance de feu. Cependant il s'écoulerait encore un demi-siècle avant que l'île ne soit soumise définitivement à l'autorité néerlandaise. Au cours des années 1850, la KNIL allait encore se battre pour conquérir diverses parties de Bornéo, de Sud-Célèbes, du centre et de la côte orientale de Sumatra. Compléter le puzzle était devenu une activité sanglante, mais de grandes étendues de territoire furent ainsi ajoutées *manu militari* à la colonie. Tel est le bilan de la période 1813-1870 : Java engrangé, le reste ne tarderait pas à tomber dans les filets bataves.

Carte 12 : Expéditions de l'Armée royale des Indes néerlandaises (KNIL) entre 1814 et 1870

